



J.-B. Pontalis

Il a connu Sartre, Lacan, Queneau, Vian...
Psychanalyste, éditeur, écrivain, ce rêveur éveillé multiplie les identités pour mieux se « fausser compagnie ». Rencontre. Page 12.

Robinson Crusoé

Deux auteurs partent sur les traces d'Alexander Selkirk, ce marin écossais abandonné sur une île du Pacifique dont la mésaventure inspira Daniel Defoe. Page 9.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 23 juin 2006

LECTURES D'ÉTÉ



Un large choix de romans, d'essais et d'ouvrages pour la jeunesse proposé par l'équipe du « Monde des livres » Pages 10 et 11

Lettres anglaises

Diane Middlebrook revient sur la légende de Ted Hughes et de son mariage avec Sylvia Plath. Et aussi : l'autobiographie de Sybille Bedford ; Saki inédit... Littératures. Pages 3 et 5.

Poésie

Deux livres paraissent après la mort de Claude Esteban. Et une floraison de recueils de Jacques Réda, Jacques Dupin, Stéphane Hessel, Nicolas Cendo... Page 4.

L'état de la France

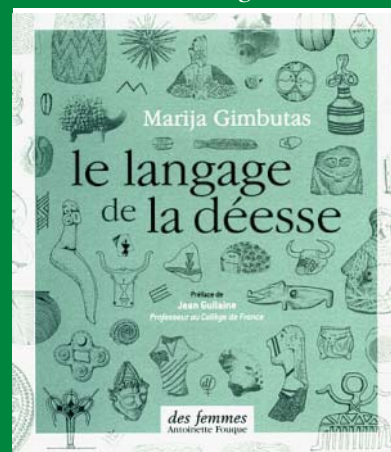
Avant l'échéance de 2007, plusieurs livres analysent la « faillite » du modèle social français et proposent des pistes de réflexion pour sortir de l'impasse.

Dossier. Pages 6 et 7.

le langage de la déesse

Marija Gimbutas

Préface de Jean Guilaine
Professeur au Collège de France



*l'écriture première,
le langage de l'Autre*

Le lecteur français peut enfin découvrir l'opus majeur d'une archéologue d'exception. *Le Monde*

Une étude de référence accessible et complète. *Sciences et vie*

...l'univers mental des sociétés de la préhistoire. *Sciences Humaines*

Enfin, Marija Gimbutas est rendue accessible au public français. L'archéologue américaine montre comment, dans l'Europe du néolithique, c'est à la Grande Déesse, symbole de vie et de sacré, que le vieux monde rendait un culte. *L'Histoire*

Un évènement éditorial... *Sitarmag*

des femmes
Antoinette Fouque

Le lancement par Grasset de sa collection « Ceci n'est pas un fait divers » pose les questions des rapports entre réel et fiction et de la liberté de l'auteur

Ceci n'est pas de la littérature

Gwenaëlle Aubry

À la suite du lancement, aux éditions Grasset, d'une nouvelle collection intitulée « Ceci n'est pas un fait divers », plusieurs journaux (dont « Le Monde des Livres » du 9 juin) ont consacré des dossiers à la question des rapports entre littérature et fait divers. Cette question en engage d'autres, massives, et qui ont aussi été ouvertes en cette occasion, comme celle de la liberté de l'auteur, de l'autofiction, ou des rapports entre littérature et réel (plus précisément, et c'est sur ce point que je voudrais insister, la question du réel comme alibi littéraire). Tout écrivain, en tant simplement qu'il écrit, tranche ces problèmes, mais doit aussi, un jour ou l'autre, se les poser en toute conscience : pas en critique ni en théoricien, mais à partir de sa propre situation d'écrivain.

J'ai pour ma part été confrontée, de manière aiguë, au problème de l'utilisation littéraire du fait divers. En 2002 et 2003, j'ai publié, aux éditions Stock, un roman, *L'Isolée*, et un bref récit, *L'Isolément*, inspirés de l'affaire Florence Rey (« Le Monde des

Livres » du 20 septembre 2002 et du 6 juin 2003). Ces livres sont nés d'une fascination pour une image et pour un silence : pour un visage vulnérable et souverain, protégé par un mutisme obstiné. Tout de suite, j'ai su que je voulais trouver les mots, la voix, pour ce silence. C'est autour de lui que tout s'est cristallisé. Mais je me suis

« Faut-il rappeler, encore, qu'écrire un livre "sur" ne suffit pas, que l'argument du "ça s'est passé comme ça" ou l'appât du "cherchez qui il y a derrière" (quelle vedette, quelle victime, quel assassin ou quel proche) ne vaut pas littérature ? »

délibérément interdit de calquer les faits – pour des raisons éthiques, d'abord : l'idée de m'approprier l'existence d'une femme de mon âge, ou à peu près, qui du fond de sa prison en est dépossédée, qui un jour, peut-être, aura besoin, elle-même, de se raconter, m'était insupportable. Je sais aussi, pour avoir si longtemps vécu en pensée

avec elle, pour avoir fréquenté les mêmes milieux qu'elle, qu'au contraire du Jean-Claude Romand d'Emmanuel Carrère, ou de la Valérie S. de Morgan Sportès, toute projection de son image lui aurait été odieuse.

Mais il ne s'agit pas seulement d'un problème moral. Ce qui est en jeu ici, c'est aussi, et avant tout, la puissance de la littérature. L'écriture est un acte violent, et de cette violence l'écrivain, quelle que soit la posture victimaire ou christique qu'adoptent de nombreux contemporains, n'est pas le premier objet : elle se mêle en lui, faut-il le rappeler, de jouissance, elle est une façon de coïncider avec sa voix, de se réapproprier sa puissance. La véritable violence est celle que l'on exerce sur les vies, les histoires, dont on se nourrit. Le beau et sombre film de Bennett Miller, *Truman Capote*, manifeste bien ce rapport mêlé de sympathie et de vampirisme, de coïncidence et d'instrumentalisation, de l'écrivain à ses « sujets » dont il fait en vérité des moyens, des objets. Cette violence, si elle est, peut-être pas un droit, mais sans doute une nécessité, impose néanmoins des devoirs. Les sujets n'appartiennent à personne, et l'on peut écrire sur tout, mais pas n'importe comment. Dire ceci, ce n'est pas borner le champ de la littérature, c'est au contraire en mesurer les effets – je ne parle pas des artifices, des trucs et des techniques, mais des mouvements

tectoniques, des séismes sourds, qu'un livre digne de ce nom produit chez ses lecteurs. C'est bien plutôt tenter de maintenir la pureté de ce champ contre la confusion croissante entre littérature et document – témoignage, règlement de compte, scandale aménagé... – qui substitue au travail de la langue l'alibi du sujet. Cette confusion, on demande de plus en plus à des procès de la trancher, comme si le discours de la licence ne se soutenait, paradoxalement, que de cette nouvelle forme de censure, déléguait à la justice, pour n'être plus capable d'en juger lui-même, le soin de décider de ce qu'est la littérature.

Faut-il rappeler, encore, qu'écrire un livre « sur » ne suffit pas, que l'argument du « ça s'est passé comme ça » ou l'appât du « cherchez qui il y a derrière » (quelle vedette, quelle victime, quel assassin ou quel proche) ne vaut pas littérature ? Il réduit plutôt, d'un seul geste, et le livre et la vie dont il s'est nourri. Au risque de truismes : il peut y avoir une littérature du réel, mais le réel ne suffit pas à faire littérature, pas plus que l'aveu une œuvre, ou la sincérité un auteur.

J'ai refusé de faire de ma fascination initiale un argument de vente : elle a innervé mes livres, aimanté des éléments qui lui étaient étrangers. Elle est ce autour de quoi j'ai tenté de convoquer les forces de l'adolescence, du refus, de la dérive et du silence. Je

n'ai jamais écrit les noms, et je n'ai pas reproduit les faits. Les lecteurs, les critiques, d'eux-mêmes, en tissant les mots, les images et les mythes, les ont retrouvés – peut-être parce que ce travail-là était plus fidèle à la dimension légendaire que porte la figure de Florence Rey que ne l'aurait été le simple décalque des faits. Il n'y avait plus place, alors, ni pour Florence Rey ni pour moi, mais pour une figure tierce, qu'accompagnaient aussi les fantômes d'Antigone ou de Pierre Goldmann, et pour d'autres légendes vitales. Je ne dis pas que cette démarche était exemplaire : le problème peut être, et a été, par d'autres, autrement résolu. Mais ce dont je suis sûre, c'est que ce double écart, au réel et à soi, cet excès où disparaît le sujet (le thème comme le moi), ouvre seul l'espace où peut encore, qui sait, advenir la littérature. ■

Gwenaëlle Aubry est philosophe et écrivain. Son prochain roman, *La Transfiguration*, paraîtra aux éditions Actes Sud en janvier 2007.

Proposer un texte pour la page « forum » par courrier :
mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

Philippe Corcuff répond à l'auteur de « Supplique aux nouveaux progressistes du XXI^e siècle »

Lettre ouverte à Régis Debray

Cher Régis,
Ta *Supplique aux nouveaux progressistes du XXI^e siècle* (Gallimard) nous oriente opportunément vers une réflexion sur l'armature intellectuelle de la politique, à un moment où coups bas politiques et manœuvres électorales occupent le devant de la scène.

Après les tragédies du XX^e siècle, avec la course néolibérale au neuf en toc, à l'ombre des risques écologiques, il est temps de réévaluer notre conception du progrès. Car, tu as raison, « le XIX^e siècle croit dans l'Histoire parce qu'il a cru en Dieu, et pour continuer d'y croire, d'une autre manière, après qu'il a perdu la foi. Ce qui se baptise Providence à l'Église se nomme Progrès en ville ». Cependant, il n'y aurait, pour un agnostique de l'histoire, que « des progrès, au pluriel ». Dans cette perspective, toute tradition ne serait pas a priori négative et toute nouveauté positive.

Il ne s'agit pas d'éteindre les Lumières, mais d'en « renouveler l'outil intellectuel ». Ici point de relativisme « postmoderne », où tout se vaudrait parce que plus rien ne vaudrait. Se dessineraient plutôt des Lumières tamisées, moins arrogantes, pour une gauche qui n'aurait pas abandonné le triple pari de la connaissance, de la modification de soi et de la transformation du monde. D'où ton appel à l'émergence

d'« une gauche tragique », « dopée au pessimisme », à l'écart tant de « la gauche divine », étalant jusqu'à l'écoeurement la confiture de l'optimisme, que de « notre gauche de gestionnaires », enlisée dans le présent perpétuel, sans mémoire historique ni projection vers l'avenir.

La gauche a certes besoin de se lester de tragique. Prenons acte des fragilités de l'action humaine face aux circonstances indépendantes de sa volonté qui, sans cesse, la débordent et la dévient. Affrontons la composante d'incertitude de nos histoires, avec leurs risques et leurs paris. Portons un regard contrasté sur la condition humaine, avec ses potentialités créatrices mais aussi destructrices. Abandonnons les sornettes anthropologiques sur « l'homme bon par nature et perverti par le capitalisme ». Faisons l'économie de l'hypothèse, irréaliste et parfois meurtrière, de la naissance rapide d'un « homme nouveau », qui résoudrait comme par miracle toutes les contradictions des politiques transformatrices. Oui, mais...

Tes analyses apparaissent unilatéralement noires. Comme si la prétention à une lucidité ultime maintenait dans ta bouche la nostalgie du définitif et de l'absolu, ceux-ci étant fichés dans le travail du négatif plutôt que dans « l'avenir radieux ». Et ton autoportrait en « navigateur solitaire », seul à contre-courant, nous fait toucher du doigt le dérisoire de la prétention à une lucidité omnisciente. Depuis ta *Critique de la raison politique* (1981), dans laquelle tu as cru maîtriser grâce à tes concepts l'énigme de toute société humaine (leur fondement supposé religieux), tu as pris la grosse tête des philosophes rois. Ce faisant, n'as-tu pas trop rapidement confondu le caractère heuristique d'une analogie (entre le religieux et le

politique) avec une vérité éternelle ? Tu es plus convaincant dans les récits autobiographiques, quand tu mets en scène nos déficiences face aux dérèglements de la vie politique et amoureuse : *Les Rendez-Vous manqués* (1975), *Les Masques* (1988), *Loués soient nos seigneurs* (1996)...

Et s'il fallait recuser plus définitivement les lucidités définitives et les poses inspirées de ceux qui croient voir le fondamental ? En interrogeant, à travers des vues toujours partielles, les sinuosités des contingences historiques

« Ne sommes-nous pas

un peu comme

Walter Benjamin,

en 1940, "à l'instant

du danger" ? »

comme nos propres limitations individuelles devant elles. Avec, comme points d'appui, des repères issus des traditions passées, fonctionnant comme des boussoles révisables en chemin, valant plus que le cocktail relativiste des insignifiances « postmodernes » et moins que les absolus d'antan. Des transcendances relatives en quelque sorte.

Ta « gauche tragique » semble avoir oublié la tension dialectique entre le tragique et l'utopique. Est-ce que ce ne sont pas des caractéristiques semblables de l'histoire humaine, son ouverture, ses mouvements, sa part d'imprévisibilité, qui rendent compte de son double visage ? Maurice Merleau-Ponty en a eu l'intuition : « *Le monde humain est un système ouvert ou inachevé et la même contingence fondamentale qui le menace de discordance le soustrait aussi à la fatalité du désordre et interdit d'en désespérer* » (*Humanisme et terreur*, 1947). Les fleurs de l'utopie continuent d'éclorre un peu partout dans les mondes

bigarrés de l'altermondialisme, ou dans les révoltes des banlieues ou le mouvement anti-CPE, avec des contradictions, voire des manichéismes. Dans la tension, donc, avec le tragique. « *Homme de la pluie et enfant du beau temps, vos mains de défaite et de progrès me sont également nécessaires* », lançait René Char (*Seuls demeurent*, 1938-1944), poète en armes au milieu du maquis.

La double possibilité de nouvelles avancées émancipatrices et de nouvelles régressions barbares ne se joue peut-être même qu'à un fil en France aujourd'hui. Dans un contexte moins dramatique, ne sommes-nous pas un peu comme Walter Benjamin, en 1940, « à l'instant du danger », tentant de discerner dans « l'à-présent » une fragile espérance libératrice ? D'un côté : l'ethnisation des rapports sociaux, portée par le FN et le marketing anti-musulmans de De Villiers, stimulée par les démagogues sécuritaires. Au milieu : la gestion sociale-libérale de la précarisation généralisée par l'UMP-PS, sur fond d'épuisement des institutions de notre démocratie représentative. A l'autre bout : l'étincelle d'une nouvelle question sociale soucieuse des individualités, vacillante dans la vitalité de mouvements sociaux antilibéraux en manque de traductions politiques. Quand les feux follets de l'utopie anticapitaliste défient les mécaniques menaçantes du plus probable.

Alors, Régis, une gauche utopique et tragique pour le XXI^e siècle ? Le défi est immense, les urgences imminentes, à la hauteur de nos faiblesses. ■

Philippe Corcuff est maître de conférences de science politique à l'Institut d'études politiques de Lyon, membre du comité de rédaction de la revue *ContreTemps* (éditions Textuel).

LETTRE D'ALGER

Averroès traverse la Méditerranée

PHILOSOPHE, qui sut concilier foi et raison, introducteur d'Aristote dans la pensée européenne du XII^e siècle, qui mieux qu'Averroès (1126-1198) peut incarner ce pont entre les deux rives de la Méditerranée ? Depuis douze ans, c'est sous le signe de cet intellectuel andalou que se tiennent à Marseille les Rencontres Averroès organisées par Espace Culture et conçues par Thierry Fabre autour du projet inépuisable « Penser la Méditerranée ». Pour parfaire ce pont, restait à trouver sur la rive sud le pendant de cette manifestation. C'est chose faite avec les premières Rencontres Ibn Rochd (nom arabe d'Averroès) qui se sont tenues du 13 au 17 juin à Alger.

« *L'idée a germé en 2000, lorsque Thierry Fabre est venu préparer un numéro de La Pensée de midi consacré à Alger* », explique Sofiane Hadjadj, concepteur des Rencontres et directeur des éditions Barzakh. De liens en collaboration, l'idée a fait son chemin, avec le désir d'être non pas une réplique des Rencontres Averroès, mais bien « un projet porté de l'intérieur », tant par le financement que par la conception et la réalisation dans lesquelles se sont impliquées les éditions Barzakh et l'association culturelle Chrysalide. « *Notre ambition est de proposer des Rencontres sous une forme inédite en Algérie pour susciter une réflexion et une parole différentes qui ne soient pas figées et où la subjectivité trouve sa place* », poursuit Sofiane Hadjadj.

D'où le choix d'universitaires, de philosophes, d'écrivains et de dramaturges issus de tout le pourtour méditerranéen réunis autour du thème « Vivre ensemble ? ». Au temps de l'Antiquité gréco-romaine ou encore de l'islam médiéval, y eut-il un âge d'or de ce « vivre ensemble », comme certains le prétendent dans une forme de repli nostalgique simplificateur ? Unanimes pour réfuter cette vision idyllique, le philosophe Youssef Seddik, fin « décor-tiqueur » du Coran, l'historien Bensalem Himmich et l'écrivain

grec Takis Théodoropoulos ont démontré, au cours de la première table ronde, l'inanité d'une telle mythification, voire pour certains son danger.

Cette démythification opérée, c'est du repli identitaire et de la fin du cosmopolitisme qu'il fut question à travers les interventions de l'universitaire palestinienne Adila Laïdi-Hanieh posant la question sensible du « vivre ensemble au sein du monde arabe » ; de l'historien turc Edhem Eldem qui revint sur le cosmopolitisme ottoman ; ou encore du poète algérien Malek Alloula qui, retraçant son parcours dans la langue du colonisateur, évoqua « sa double expatriation ». Tout aussi riche et animée, la troisième table ronde enfin, qui a réuni des directeurs de revues, a mis en lumière le rôle primordial des intellectuels pour dessiner un nouvel humanisme qui ne soit « ni béat ni assujéti à un quelconque ordre géopolitique ».

Outre ces débats de belle qualité, le désir de « proposer une parole plurielle et vivante » s'illustra à travers des films (dont l'étonnante et juste *Traversée*, d'Elisabeth Leuvre), des concerts et une exposition des photos d'Etienne Sved sur l'Algérie de 1951. « *Stimulé* » par ce premier rendez-vous, Sofiane Hadjadj a déjà le regard porté sur l'édition 2007, qui sera placée sous le signe d'Alger, désignée capitale culturelle du monde arabe. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

La légende de Sylvia et Ted

C'est l'histoire d'un couple, Sylvia Plath, Ted Hughes, qui a « tout sacrifié à l'écriture ». Lorsqu'il la quitte, elle ouvre le gaz. Il consacra sa vie à l'œuvre et à la mémoire de Sylvia, poétesse de génie. Une magnifique biographie de Diane Middlebrook

SON MARI
(Her Husband, Hughes and Plath A Marriage)
Ted Hughes et Sylvia Plath,
histoire d'un mariage
de Diane Middlebrook.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Valérie Rouzeau,
Phébus, 380 p., 20 €.

Sylvia est morte en 1963. Elle venait de s'installer à Londres, dans la maison qu'elle avait toujours rêvé d'habiter, celle du poète Yeats, l'un de ses auteurs de chevet. Elle venait de divorcer, seule désormais avec ses deux enfants et sa frénésie d'écrire, meurtrie d'avoir été placée mais heureuse, finalement, de ne plus vivre dans l'ombre de Ted Hughes, le poète, son mari.

Des poèmes, elle en écrit chaque matin, dès l'aube, pour conjurer son angoisse, « justifier le gâchis de [sa] vie ». L'espoir que ses textes seront publiés lui donne l'envie de vivre. Cette année-là, l'hiver est glacial. Sylvia n'a pas un sou, elle est maigre, sans protection. « Coincée comme au fond d'un sac. Pas d'oxygène. » Une nuit de février, elle ouvre le gaz. Elle a trente ans.

Sylvia est morte bien avant. A 8 ans. Lorsque le diabète a gangrené son père, le bel Otto Plath, émigré de Dantzig aux Etats-Unis, celui qui la faisait sauter sur ses genoux en imitant le bruit du tonnerre avec sa voix de baryton. Elle a vu son cercueil abandonné dans un trou de terre rouge, effarée qu'on le laisse « là, comme ça, tout seul, sans protection ». Elle ne cessera d'appeler au secours ce daddy bien-aimé. Pain béni pour les psychiatres, chez lesquels elle éclate en sanglots : « Père, père, console-moi ! »

Sylvia pleure, même quand on veut la photographier : « Je sentais les larmes me noyer les yeux et déborder comme de l'eau d'un verre trop plein que l'on agite. » Les photos que l'on a d'elle sont flatteuses. Elle est belle. En maillot de bain sur la plage d'un été 1954, ou tenant devant sa bouche un bubblegum, bulle de cristal, elle ressemble à Marilyn Monroe. Look glamour pour romances, dernier cri. Elle attend d'être acceptée pour elle-même. Elle est révoltée contre l'éducation qu'on donne aux filles, « la voie tracée d'épouse et de

mère ». Elle déprime, dérive, et une nuit, dans le cœur noir d'une cité déserte, elle donne sa « garde-robe en pâture au vent », se dépouille de ses « chiffons tristes », brandissant son jupon « comme un drapeau d'armistice ».

Sylvia n'est pas folle. Elle veut être libre, être elle-même. Ce qui la déboussole, la condamne, dès 19 ans, aux tentatives de suicide, et la transforme en « pauvre marionnette de peau et d'os », c'est cette indécision, cette contradiction : d'un côté, la difficulté à être comme les autres, un « modèle d'épouse et de mère » (affolant leitmotiv, chez elle) ; de l'autre, son avidité à vivre sa différence, son désarroi d'être soumise aux schémas. Redoute-t-elle de succomber à « ce néant de l'appartenance » ? Elle préfère mourir, ou écrire.

Sylvia Plath : née en 1932, morte en 1963 du « sommeil des noyés ». Il y a, entre-temps, un mariage de deux mille trois cents jours avec Ted Hughes, poète complexe, tour à tour sombre et mondain, fasciné par les sciences occultes et l'astrologie. Mais le tandem formé par Sylvia Plath et Ted Hughes perdura jusqu'à la mort de ce dernier en 1998 : le veuf publia les manuscrits inédits de sa femme et la rendit célèbre, il se mit lui-même en scène dans ses propres écrits comme passeur dévoué, ne cessa de ressasser le thème de l'échec des hommes dans la vie conjugale. Ce qui fait le suc de la magnifique biogra-



Sylvia et Ted, Londres, 25 juillet 1960. DR

phie de Diane Middlebrook, c'est le récit de l'union de ces deux êtres à la fois si complices et si différents, l'histoire d'un mariage qui appartient à l'histoire littéraire parce qu'il reflète une collaboration salutaire (ils s'encouragent mutuellement), parce qu'il décanter « ce qu'ils se donnaient et prirent l'un à l'autre », en décidant ensemble de « tout sacrifier à l'écriture ».

On accusa Ted Hughes d'avoir censuré certains textes de sa femme. L'enquête de Diane Middlebrook n'omet

aucune des insinuations dont s'est repu le « milieu ». Son livre, qui fait évidemment un sort à la double épreuve subie par Ted Hughes (Assia Wevill, la femme pour laquelle il avait quitté Sylvia Plath, se suicide à son tour au gaz, avec sa fille dans ses bras, en 1969), est l'histoire d'un homme et d'une femme qui eurent la certitude que l'art peut apporter une thérapie mentale, et le récit de la manière dont Hughes se sortit de ses « très étranges ténèbres ».

Ted Hughes se remaria, vécut une idylle électrique avec l'ardente Jill Barber, multiplia les liaisons torrides, mais celui que l'une de ses maîtresses avait surnommé « Barbe-Bleue » ne cessa jamais le dialogue avec Sylvia l'exaltée, proie des malaises, otage d'une nervosité pathologique. Etre rendu responsable de la mort de Sylvia Plath aux yeux des nécrophores ne le détourna jamais de cette certitude que Plath était un génie. Il publia leur correspondance (s'exposant encore davantage au jugement public) et s'escrima à troquer l'image abjecte de la « relique d'époux » contre celle, immortelle, de « son mari ».

Ainsi, lorsqu'il publie les *Poésies complètes* de Sylvia Plath, annotées par ses soins (*Collected Poems*, 1981), Ted Hughes s'invente-t-il un personnage, celui de TH. Plus qu'éditeur, témoin privilégié, parlant de lui à la troisième personne.

Lorsqu'il est couronné Poète lauréat d'Angleterre en 1984 (un titre décerné à vie et par lequel on devient membre de la maison royale), il affirme : « L'énergie jamais diminuée de Plath a exercé sur ma vie une influence majeure ». Le mythe exigeait qu'après avoir été séparés ils soient à nouveau réunis. Il publia *Birthday Letters*, lettres en vers à Sylvia, « pour pouvoir parler simplement avec elle, dans l'intimité ». Explorer son « drame personnel avec les morts ». ■

JEAN-LUC DOUIN

« Désormais, je parlerai toutes les nuits »

On t'a condamnée pour ta folie. Comme ça. Parce que la peur est déjà là, et que ce n'est pas nouveau. (...) Une peur morbide, qui se manifeste trop. Alors : médecin. Je vais chez le psychiatre cette semaine, rien que pour faire sa connaissance, pour m'assurer qu'il est là. Et chose ironique, je me rends compte que j'ai besoin de lui. J'ai besoin d'un père. J'ai besoin d'une mère. J'ai besoin d'un être plus âgé, plus sage, auprès de qui pleurer. Je parle à Dieu, mais le ciel est vide (...) J'ai l'impression d'être Lazare : cette histoire exerce sur moi une immense fascination. Morte, j'ai ressuscité, et je n'hésite pas à l'éduquer aux intensités sensations causées par ma nature suicidaire, par le

fait que j'ai frôlé la mort, que je suis sortie du tombeau avec toutes ces cicatrices et avec cette flétrissure sur ma joue qui (est-ce mon imagination ?) s'étend de plus en plus : comme une tache funeste, elle prend sur mon visage rougi par le vent une teinte plus pâle, tandis qu'elle brunit sur les photographies, sinistrement mise en valeur par ma cadavérique pâleur hivernale. (...) Désormais, je parlerai toutes les nuits. A moi-même. A la lune. Je marcherai, comme je l'ai fait ce soir, jalouse de ma solitude, dans le bleu argenté de la lune glaciale, qui miroite sur les congères de neige fraîche en renvoyant des milliers d'éclincelles. Je me parle à moi-même en contemplant les arbres sombres, d'une bienheureuse neu-

tralité. C'est tellement plus facile que d'affronter les gens, que de devoir paraître heureuse, invulnérable, intelligente.

Je suppose que si je me laissais faire je pourrais devenir alcoolique. Ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination. Quand le ciel, dehors, se contente d'être rose, et les toits des maisons noirs : cet esprit photographique qui, paradoxalement, dit la vérité, mais la vérité saine, sur le monde. ■

Notes de Cambridge (février 1956) in Carnets intimes (*La Table ronde*). De Sylvia Plath, on pourra lire aussi *La Cloche de dressée* (Gallimard, 1987) ou *Le Jour* où Mr Prescott est mort (*La Table ronde*, 1995).

Une dernière visite à Sybille Bedford

On avait bien des questions à poser à cette femme qui a traversé le XX^e siècle en nomade luxueuse, en européenne absolue. Née en 1911 près de Berlin d'un père aristocrate allemand et d'une mère italo-anglaise, devenue britannique par un mariage de convenance, aimant la France et l'Italie où elle a vécu, Sybille Bedford était une magnifique cosmopolite polyglotte, voyageuse, écrivain, journaliste – elle a couvert plusieurs grands procès, dont celui de Jack Ruby, meurtrier de l'assassin présumé de John Kennedy.

Mais Sybille Bedford est morte à Londres le 17 février (1), au terme d'une existence dont *Sables mouvants*, le volume autobiographique publié l'an dernier en Angleterre et paraissant aujourd'hui en français, ne suffit pas à rendre compte. Une cérémonie à sa mémoire a eu lieu à Londres le 5 juin. De nombreuses personnalités ont pris la parole. On a joué une suite pour violoncelle et un concerto pour violon de Bach. On a chanté un extrait des *Noces de Figaro* de Mozart et, pour finir, un air de *Don Giovanni*, « Deh ! Vieni alla finestra, mio tesoro », ce qui était la meilleure manière de saluer cette séductrice conquérante.

Ses conquêtes, il faut les lire en creux dans *Sables mouvants* – où, en outre, elle ne parle pas, ou seulement par allusions, des cinquante dernières années de sa vie. Cette amazone, qui, jusque dans son grand âge, a gardé son allure de garçonne d'un autre temps, ne dressait pas, du moins publiquement, de « catalogue » à la Don Juan. On voit tout de même une femme quitter son mari et arriver chez elle avec ses bagages. Sybille Bedford trouve la chose assez incongrue, tente de la renvoyer chez son homme, et finalement la laisse s'installer.

On apprend aussi que son goût la portait vers des personnes plus âgées qu'elle : « Dans mes amitiés, dans mes amours, j'avais toujours recherché mes aînés. » « L'ennui, c'est qu'avec le temps, note-t-elle ironiquement, il ne reste plus personne pour répondre à de telles inclinations. » Elle a eu envie, et on la suit avec bonheur dans ce projet tout en méandres, de tenter « de donner un aperçu de la vie d'un individu plutôt non conformiste dans diverses oasis du XX^e siècle. Un aperçu grâce à un amalgame de fragments ».

Mais, précise-t-elle, « mes difficultés sont multiples ». Elle a déjà parlé dans des romans de son étrange périple éducatif à travers l'Europe de

l'entre-deux guerres, de son père mort quand elle avait 7 ans, de sa vie en Italie avec sa mère et son beau-père, puis à Sanary, dans le Var, de la dépendance de plus en plus grande de sa mère à la morphine. Notamment dans *Une favorite des dieux*, *Une erreur de Compas* (10/18) et dans le magnifique *Puzzle* (Gallimard, « Le Promeneur »), qui lui valut, en 1989, à 78 ans, le Booker Prize.

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Sybille Bedford se trompait en craignant la répétition. Car, même pour les lecteurs de ses romans, cette narration zigzagante, ces éclats de mémoire partagée, ne sont jamais redondants. On connaissait sa fascination pour Aldous Huxley, sa reconnaissance à son égard pour l'avoir poussée à accomplir le destin qu'elle avait choisi enfant, être écrivain (2). On découvrira ici leur rencontre, leur vie à Sanary, où, après 1933, se retrouvent des Allemands fuyant le nazisme, dont Brecht et la

famille Mann. Sybille Bedford se sentait loin de la haute figure de Thomas Mann, mais elle fut proche de deux de ses enfants, les fantasques Klaus et Erika, qui, sans doute, lui ressemblaient, et qu'elle évoque avec émotion.

Etre écrivain, c'était, certes, pour Sybille Bedford, le seul désir véritable, et qui ne s'accomplissait pas – elle publiera son premier livre, *Visite à Don Otavio, Tribulations d'une romancière anglaise au Mexique* (Phébus), à 42 ans, et, trois ans plus tard, l'excellent *Un héritage* (Gallimard « Le Promeneur »). Mais en quelle langue écrire, quand on a été cette bizarre enfant polyglotte ? Probablement pas dans l'allemand des premières années. En italien alors ? Sa passion pour Stendhal la pousserait plutôt vers le français. Mais elle juge fort mauvaises ses tentatives faites dans cette langue. « Il me fallait un point d'ancrage, peut-être une langue ferme. J'avais maintenant commencé à trouver un lien avec l'Angleterre. » Ce sera donc l'anglais, et la découverte que « pour aller au plus profond d'une langue (...) Il faut renoncer à toutes les autres ».

C'est de toutes ces réflexions, ces allusions, ces allées et venues, qu'est tissée cette autobiographie en « sables

mouvants » – où Sybille Bedford n'a pas été engloutie. Elle se « considère », au contraire « et avec gratitude, comme une évadée ». On aurait vraiment aimé connaître la suite de cette évasion, mais cette fois, Sybille Bedford, définitivement, s'est « évadée ». ■

SABLES MOUVANTS (Quicksands), de Sybille Bedford.

Traduit de l'anglais par Aliette Martin,
éd. Christian Bourgois, 392 p., 26 €.

(1) *Le Monde* du 24 février.
(2) *Sybille Bedford a consacré à Aldous Huxley une biographie en deux volumes, en 1973 et 1974.*

Signalons la sortie d'un petit livre d'un autre personnage haut en couleurs de la littérature anglaise. Edith Sitwell (1887-1964), *Femmes anglaises* (traduit par Michèle Hechter, Gallimard, « Le Promeneur, le Cabinet des Lettrés », 114 p., 19,50 €), 20 brefs portraits de femmes plus ou moins célèbres, dans l'histoire et la littérature, d'Elisabeth I^{re} (1533-1603) à Virginia Woolf (1882-1941). On y retrouve l'art du trait, de la pointe, d'Edith Sitwell, dont « Le Promeneur » a déjà publié *Les Excentriques anglais* (1995).

ZOOM



Ô MA MÉMOIRE. Poésie, ma nécessité, de Stéphane Hessel
Diplomate, grand Européen, humaniste, homme de culture, mais d'une culture enjouée, jamais figée dans l'académisme, Stéphane Hessel est né à Berlin en 1917. Il pratique couramment le français, l'anglais et l'allemand, et possède, avec une mémoire sans faille, un grand nombre de poèmes dans ces trois langues. Son anthologie a l'immense mérite d'être personnelle, subjective et autobiographique. Rien de scolaire donc. Nulle obligation ne vient altérer le bonheur des mots, des langues. Des langues qui se côtoient avec bonheur, jubilation. Hessel insiste

beaucoup sur la sensualité dont la poésie fut et reste un merveilleux vecteur. Mais ce livre précieux offre encore bien des entrées, bien des occasions d'enchantement. P. K.
Seuil, 320 p., 22 €.

PERDUE AUX LÈVRES, de Nicolas Cendo
Conservateur du Musée Cantini à Marseille, Nicolas Cendo, né en 1947, est l'auteur d'une douzaine de recueils, notamment *Dans cette obscurité* (Flammarion, 1985), *Désaccordé parmi les ombres* (Spectres familiaires, 1999), *L'Insomnie de finir* (Tarabuste, 2005). Frémissantes, élégantes, les courtes proses de *Perdue aux lèvres* captent dans leur syntaxe parfaite des « instants illisibles » ; des souffles, des vertiges – les signes d'une attente inquiète. M. Pn.
Ed. La Dogana, 72 p., 18,50 €.

LEÇONS DE LUMIÈRE, de Jean-Claude Schneider
Traducteur de Hofmannsthal, Hölderlin et Trakl, Jean-Claude Schneider est aussi l'auteur des *Chemins de la vue* (Deyrolle 1996) – des textes consacrés à des peintres : Tal-Coat, Ubac, de Staël et Giacometti –, et d'un *Entretien sur Celan* (Apogée 2002). Apre, rugueuse, son œuvre poétique est marquée par une « désaffection envers les mots et leur pouvoir discrédité ». Son dernier recueil, *Leçons de lumière*, dont une section, « Dans ce vent d'absence », porte en exergue une citation d'André du Bouchet, appréhende « le défaut, le défait ». Mais cette langue abrupte, fragmentée, est pleine de lumière. M. Pn.
Ed. Atelier La Feugraie, 96 p., 12 €.

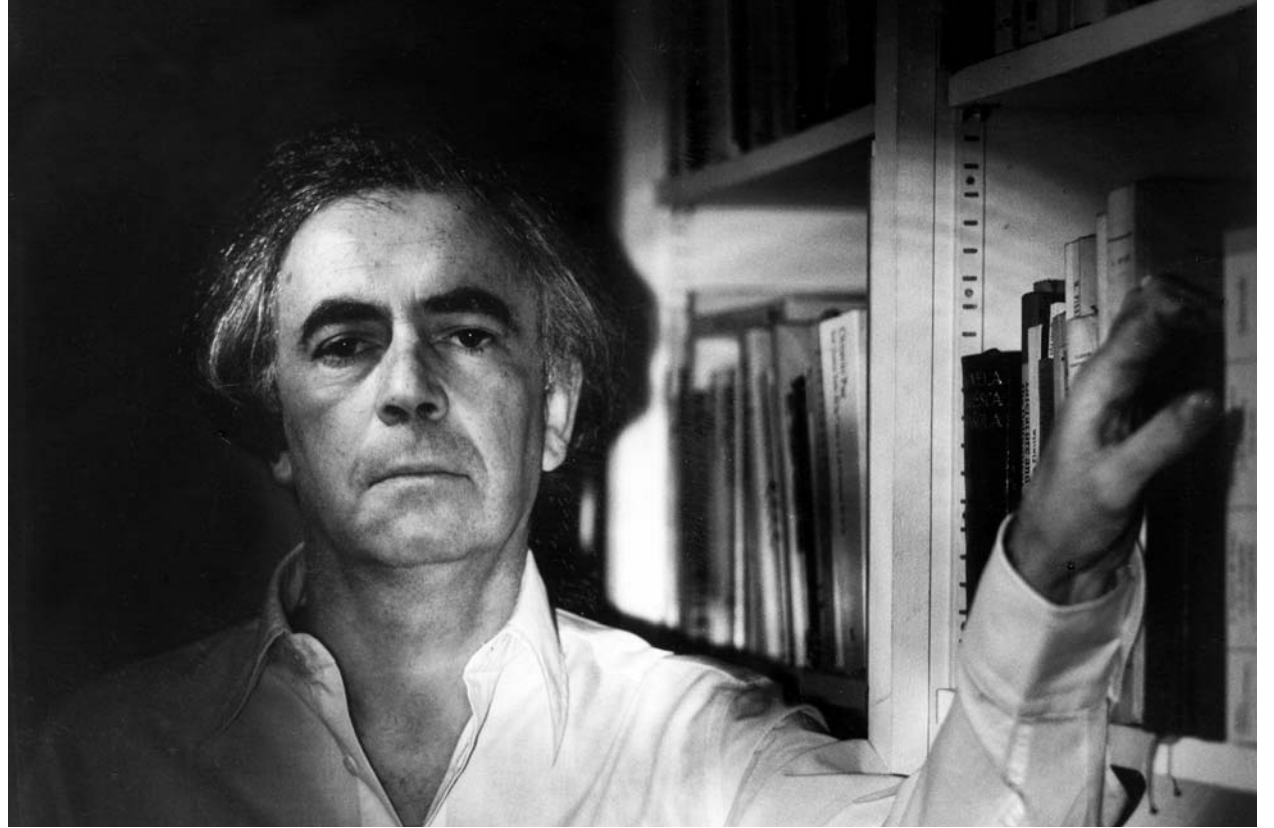
ALBANY. DES POMMES ET DES ORANGES, CALIFORNIE – II, de Christophe Lamiot Enos
Né en 1962, Christophe Lamiot Enos a vécu pendant une quinzaine d'années aux Etats-Unis : un séjour qui a nourri ses recueils, publiés depuis son retour en France. Albany est le second volet d'une chronique autobiographique, *Des pommes et des oranges, Californie*, dont le premier volet, *Berkeley*, avait paru en 2000 chez Flammarion. Précise, concrète, visuelle, cette poésie rend compte, sans affect, de l'expérience quotidienne. A travers des séries – scènes sur le vif, portraits, paysages – auxquelles la variété prosodique (dans l'emploi de l'imparfait) et la maîtrise formelle confèrent un charme indénié. M. Pn.
Flammarion, 256 p., 19,50 €.

BROUSSAILLE DE PROSE ET DE VERS (où se trouve pris le mot paysage), de James Sacré
L'œuvre de James Sacré, né en 1939, se distingue par son art d'allier ce qui ne va généralement pas ensemble : la préciosité et la naïveté, une haute culture et l'attention à ce qui n'a pas de valeur visible ou reconnue, au grossier, au terrien. Les facultés de mémoire et d'observation s'y exercent en plénitude, tandis que s'affirme avec tranquillité la modernité du langage. « Mon livre se plaint de ne pas pouvoir dire les paysages qui l'ont nourri. Et pourtant c'est en disant cela qu'il en évoque un... » Cette « broussaille » est une suite de variations sur l'écriture, en vers ou en prose – cette alternative, ou ce paradoxe, étant au centre du propos. P. K.
Ed. Obsidiane, 78 p., 13 €.

LE CANTIQUÉ QUI EST À GABRIEL/LE, de Christian Gabriel/le Guez Ricord
Christian Gabriel (ou Gabrielle) Guez Ricord est mort à Marseille en 1988 à 40 ans. Salué très jeune par Yves Bonnefoy, Pierre Oster et Michel Deguy, il est pensionnaire à la Villa Médicis, voyage, notamment à Patmos et en Islande, et connaît de graves troubles psychiques. L'inspiration de Guez Ricord est mystique et mythologique. L'amour y est décliné comme épreuve initiatrice, à la lumière d'une sorte de religion à mystères qui doit beaucoup au christianisme, à Dante, etc. Mais il y a surtout l'extraordinaire puissance et invention verbales de ces poèmes océaniques aux vers interminables. Cette édition établie par Bernar Mialet (qui signe aussi une bizarre préface qui égare plus qu'elle n'aide le lecteur) est le rassemblement, voulu par l'auteur, de trois de ses livres. P. K.
Ed. Le Bois d'Orion, 424 p., 27 €.

Deux livres paraissent peu de temps après la mort de Claude Esteban

« La lampe des signes »



Claude Esteban. KAMEL DRIDI

LE JOUR À PEINE ÉCRIT
Poèmes (1967-1992)
de Claude Esteban.

Gallimard, 342 p., 21 €.

TRAJET D'UNE BLESSURE
de Claude Esteban.

Ed. Farrago, 66 p., 14 €.

L'activité d'un homme, la multiplicité de ses centres d'intérêt et même l'excellence qu'il a pu acquérir en quelques domaines, cachent souvent l'essentiel. Pour Claude Esteban, mort brutalement, à 70 ans, le 10 avril (*Le Monde* du 14 avril), cette essence fut la poésie. Non pas une idole aux contours vagues, attirant de pompeux hommages, mais un espace d'interrogation du monde et du langage, une « insurrection », un « lieu hors de tout lieu », pour citer des formules d'Esteban lui-même. Poète, il ne l'était pas seulement lorsqu'il exerçait cet art, mais aussi quand il lisait une œuvre, commentait un tableau, quand il traduisait Gongora, Lorca, Paz ou Quevedo, ou encore quand il dirigeait – c'était au milieu des années 1970 – la revue *Argile*.

Yves Bonnefoy, dans un texte d'hommage à son ami (1), parlait de sa mélancolie et de sa capacité à passer, en un instant, du rire au sérieux, « au sérieux le plus absolu, par une agilité d'esprit qui est la poésie même ». Et il ajoutait : « Puisque celle-ci est incarnation, redé-

couverte de l'immédiat, avec ce regard soudain autre qu'elle permet sur ce qu'on imagine connaître. » « Si les mots sont usés, pensait Esteban, élimés par le commerce quotidien des hommes », ils ont aussi ce pouvoir d'être « neufs dès qu'ils surgissent dans le souffle d'une voix, sur des lèvres ».

De fait, Claude Esteban ne parlait jamais d'une connaissance acquise, d'une assurance. Ses origines espagnoles l'avaient d'ailleurs placé sous le signe de la disjonction : il habitait un entre-deux linguistique et devait opérer le « partage des mots » – titre d'un très beau récit autobiographique paru chez Gallimard en 1990. Faisant l'expérience de la « radicale autonomie des langues », il y dénonçait cet « étrange tentation de l'esprit » qui fait croire que l'on « peut aller d'un idiome à l'autre à sa guise ». Le bilinguisme « ne vit qu'à la surface de lui-même. Il s'épuise dans la relation ; il est en perpétuelle errance, tout persuadé qu'il se veuille de ses pouvoirs d'ubiquité ».

Sens du tragique

Comme en tous ses écrits sur l'art et la littérature, comme dans ses récits, Claude Esteban manifestait dans sa poésie une conscience sensible, à vif, une absence de complaisance ou de pathos et un sens du tragique qui ne se faisait jamais discours. Avancé sur des « chemins obscurs », « sans topographie préalable », loin des vertiges mallarméens – il était plus proche de Baudelaire –, il savait que la « vérité commence aux routes qui s'effacent ».

La mort de l'écrivain a correspondu à la sortie de deux livres. Ils prennent une valeur particulière d'apparaître, d'une manière non préméditée, testamentaires. Le premier, paru peu de temps avant sa mort, est un regroupement de poèmes revisités, tirés de quatre recueils publiés entre 1967 et 1992. S'y manifestent une grande variété des formes, un lyrisme tendu, souvent lapidaire, une sorte d'ironie aussi qui équilibre les périls, les désespoirs, allège l'angoisse. Et aussi, toujours, le recours à la parole et au geste de résistance qu'elle représente : « Lorsque le ciel s'obscurcissait, ta victoire toujours, lampe des signes ! La chair moins nue de se savoir écrite et partagée. »

Trajet d'une blessure est un court texte en prose, sorti en librairie quelques jours après la mort d'Esteban. C'est un récit de douleur, dont l'auteur est à la fois « le théâtre et le témoin ». Pages admirables dans lesquelles un homme de parole tente, non pas de surmonter – il sait que c'est impossible – la souffrance qui s'est emparée de certaines parties de son corps, mais à la tenir à distance. De cette souffrance, il n'apprend rien. Il éprouve, observe, analyse, sans jouer au héros stoïque. Et même si la douleur gagne, occupe tout le terrain du corps, il reste cette « lampe des signes », qui ne cesse d'éclairer. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Dans « L'espace, l'inachevé ». Cahier Claude Esteban, sous la direction de Pierre Vilar, éd. Farrago, 2003.

Méditation sur l'espace et le temps

La sagesse en mouvement de Réda

PONTS FLOTTANTS
de Jacques Réda.

Gallimard, 208 p., 18 €.

Après *Europes*, un recueil particulièrement séduisant et accompli (Fata Morgana, 2005), où proses et poèmes évoquaient tour à tour Lisbonne, Ravenne, Dresde et Copenhague, Jacques Réda revient, avec *Ponts flottants*, à des territoires familiers. Et d'abord à cette « prose des rues » qu'inauguraient les magnifiques *Ruines de Paris* (1977), dont une nouvelle réédition paraît en Poésie/Gallimard (192 p., 6,70 €).

Ces « Exercices d'espace » mènent d'abord dans les rues de Paris, où la rêverie toponymique compte autant que le regard. Ainsi, à la rue des Lions-Saint-Paul, s'associe le souvenir de l'ancienne ménagerie, mais aussi une reminiscence de Cingria, qui prête au fauve la majesté d'un pianiste. De la rue du Moulin-de-la-Vierge, où subsiste le souvenir du café Barbazange, à la rue de Saintonge, où s'anime un « hip-hop de pignons et de toitures », de la rue des Alouettes au marché couvert des

Enfants-Rouges, ce sont de « petites illuminations de bord de trottoir ».

L'impression d'altitude, sur la colline du Télégraphe, amène une évocation des « anchois célestes » de l'aéronautique, et une réflexion sur les moyens de transports. « En matière de technique, affirmait Réda dans *Le Vingtième me fatigue* (La Dogana, 2004), la machine à écrire mécanique, dont le chariot est mobile, le chemin de fer qui remonte à nos aïeux et la bicyclette un peu assistée me paraissent des progrès suffisants. » Ainsi, écrire et circuler ne sont, à ses yeux, qu'une « seule et même forme d'activité » qui suppose l'emploi en alternance de deux machines : l'Olympia et la bicyclette Peugeot.

Traversée à ce rythme, la région de Couches-les-Mines, près du Creusot, fait naître les poèmes et les proses mêlées de « Topocryptographies », le vent de la course favorisant la songerie sur les monstres et les licornes. Quant à la vitesse, elle suscite d'autres fantasmagories : dans « Prose du TGV », elle affûte d'abord le regard porté sur les champs de colza, « longue ligne filée sans vibrato comme un sraigu de trompette » ou sur le soleil « éclaté comme

un œuf entre deux longs barreaux de fumée ». Mais bientôt le voyageur passe un de ces « ponts » qui mènent de la scrutation à la rêverie, vers de « fantomatiques réseaux intérieurs ».

Il y a pour Réda une « volupté du mouvement », incontestablement. « Le désespoir n'existe pas pour un homme qui marche », écrivait-il dans les *Ruines de Paris*. *Ponts flottants* esquisse une méditation sur l'espace et le temps, dont le poète tire une stimulante sagesse. « Cherche, mon vieux, cherche, circule : l'espace est la chance que le temps a mise à ta disposition. »

Cette dernière partie du livre, « Présomption quant aux éléments », s'attache au courant du fleuve, aux nuages, brumes et brouillards – énigmes que peuvent tenter de traduire « la musique, fille de l'air », ou la poésie. Pensées fluides qui semblent naître de la contemplation de l'eau, et invitent au silence, à l'effacement. Car il s'agit moins, dans ces belles pages, d'élaborer un discours que de jeter de ces « ponts flottants » qui tentent de réunir des rivages distants, et finissent par dériver avec le courant. ■

MONIQUE PETILLON

Un nouveau recueil de l'auteur de « Gravier »

L'âcre nudité de Dupin

COUDRIER
de Jacques Dupin.

POL, 100 p., 16 €.

Pour Jacques Dupin, l'expérience poétique est, de son propre aveu, « une pratique et une agonie ». Le premier terme désigne l'acte volontaire et déterminé d'un homme debout dans sa propre langue, loin de toute abdication. Le second exprime l'envers d'ombre de cet acte, une débandade, une fin qui se prolonge – ce n'est pas la mort, le silence, mais nous n'en sommes pas loin. Né en 1927, critique d'art, spécialiste de Miro et de Giacometti, Dupin dirigea longtemps la galerie Maeght et fut l'un des animateurs de la revue *L'Ephémère*. Son premier grand recueil, *Gravier*, fut publié chez Gallimard en 1963 (1). Depuis 1986, c'est chez POL que paraissent ses principaux livres de poèmes.

Le coudrier est l'autre nom du noisetier ; c'est aussi la matière de la baguette du sourcier. Le bois qui se tord, l'appel en direction de ce qui va jaillir ?... Pas d'autres titres, pas de chapitre, une ponctuation réduite à quelques rares virgules : économie extrême où la scène du

poème se vide de tout décor, de tout morceau de bravoure verbale. Les vers semblent réduits à leur expression la plus dénudée : « écrire n'est pas une fin/tout au plus un cadavre à dépecer/loin du bord ». Ou bien : « foin des mots de poésie/je me jette/contre ».

Si le poème de Dupin devait dégager une odeur, elle serait forte et âcre, s'il était un visage, il grimacerait, comme sous l'injonction d'un refus, d'une révolte, d'une douleur. Les mots s'entrechoquent, se jouent d'eux-mêmes : « je ne tente si j'écris/que le vice de forme/qui délace un revers halluciné ». A la fin, ce vers quoi on s'est mis en route, cet espoir de jaillissement, est le poème lui-même, que l'on tutoie : « ce que j'aime du savoir de toi/c'est l'envers, c'est l'en-deça/le souter-rain tentaculaire ».

A lire absolument pour se convaincre de la violente et âpre nécessité que la poésie, en quelques œuvres indiscutables, est apte à exprimer. ■

P. K.

(1) Voir *Le Corps clairvoyant*, poèmes 1963-1982, *Poésie/Gallimard*, 1999, et aussi *Strates*. Cahier Jacques Dupin, dirigé par E. Laugier, éd. Farrago, 2000.

Réédition de trente-neuf nouvelles – dont quatre inédites – et d'un roman de l'auteur britannique

Saki, une enfance victorienne

LE CHEVAL IMPOSSIBLE

Traduit de l'anglais par Raymonde Weil et Michel Doury, éd. Robert Laffont, 296 p., 8,90 €.

L'INSUPPORTABLE BASSINGTON

Traduit de l'anglais par Raymonde Weil et Michel Doury, suivi de quatre nouvelles inédites, traduites par Jean Rosenthal, éd. Robert Laffont, « Pavillons poche », 260 p., 7,90 €.

Certains, pour écrire, puisent indéfiniment dans le fonds de trésors accumulés pendant l'enfance ; d'autres, pour qui cette période fut moins heureuse, restent fixés à ces années de malheur et à la rage qu'ils ressentirent alors ; un jour, par les mots, ils se vengent de la cruauté du monde.

L'époque victorienne fut celle des enfances au secret, brimées et battues, ou abandonnées. Saki (1870-1916), qui s'appelait Hector Hugh Munro, resta à jamais – comme Kipling, comme Dickens – proche de l'enfant qu'il fut, marqué moins par des souvenirs que par les états traversés, en premier lieu par la révolte. Sa sœur raconte que, un jour, alors qu'on les avait laissés seuls dans la nursery, il avait saisi le tisonnier, l'avait plongé dans le feu et, le brandissant, avait poursuivi son frère autour de la table en criant : « *Je suis Dieu et je vais détruire le monde !* » Détruire le monde, le sien tout au moins, feutré, conformiste et préservé, il allait s'y employer tout au long de son œuvre.

Il est né en Birmanie, d'un père qui fut inspecteur général de la police coloniale, puis colonel. A la mort de sa mère (il n'avait pas 2 ans), on l'expédia en Angleterre avec son frère et sa sœur, les plaçant sous la garde de deux terribles vieilles tantes dans une maison du village de Pilton, au nord du Devon. Tous les éléments des nouvelles sont déjà en place. « *Tante Augusta était une femme au caractère indomptable, aux sympathies et aux antipathies féroces, une créature impérieuse, d'une grande lâcheté morale, démunie pour ainsi dire de toute intelligence et douée d'une nature primitive.* »

Saki régla le compte de cette vieille autocrate à l'esprit obtus dans l'une de



Provence 1988. Sans titre. Tirée du livre « Silences ». ARNAUD CLAASS

ses meilleures nouvelles : on y entend le petit Conradin prier dévotement chaque jour son dieu prisonnier, le grand furet Sredni Vasthar. « *Il déposait devant son autel des coquelicots en été et des baies rouges en hiver, car c'était un dieu qui insistait sur l'aspect farouche et impatient de la vie...* » Mais voici que Mrs De Ropp, sa tutrice, « *l'étalon auquel il mesurait sa haine de toute respectabilité* », se dirige un jour vers le clapier. Au terme d'une attente interminable, pendant laquelle Conradin entonne un chant guerrier, on voit sor-

tir une longue bête jaune et brune, la gorge et les pattes humides de sang.

Cette veine vengeresse, volontiers sadique, parcourt nombre d'histoires. Toujours un enfant ou, de préférence, un animal sauvage s'emploie à terrifier quelque adulte fat et tranquille venu jouir des joies de la campagne. Qui, sinon Saki, aurait dédié un recueil de nouvelles à un lynx, fait éventrer une gouvernante par un élan, emprisonné un membre du Parlement dans sa chambre en compagnie d'un porc et d'un coq de combat ou abandonné un

évêque sur une île déserte, avec un léopard assis sur sa valise ? Saki ou la fantaisie. Ses personnages de citadins – incarnation de la sottise satisfaite de soi – vont se trouver confrontés, dans une campagne menaçante, à la vie sauvage, qui est celle des instincts et qui, finalement, triomphera d'eux, de leur bonne éducation et de leur gentillesse artificielle.

« L'abnégation d'une huître »

Reginald, Clovis ou Bertie van Tahn, dandys à l'invention fertile, héros de divers recueils de nouvelles. Pour être un peu plus civilisés que les bêtes et fréquenter les thés de Kensington et les soirées de Covent Garden (le milieu où se déplaçait Munro), ils n'en effectuent pas moins le même travail d'assainissement : sous un feu roulant d'épigrammes que n'eût pas désavouées Wilde, mettre à mal les puissants de ce monde, inventer quelque farce qui les ridiculise, nous faisant pleurer de rire. « *Munro, tel un chevaleresque bandit de grand chemin, ne dépouille que les riches ; il y a derrière toutes ces histoires un sens de la justice rigoureux* », écrit Graham Greene, qui le plaçait très haut parmi les humoristes.

Rires, mondanités, badinage. Clovis, dans un moment de tendre intimité avec des huîtres : « *Je trouve que les huîtres sont plus belles que n'importe quelle religion. Non seulement elles nous pardonnent notre dureté à leur égard ; elles la justifient, elles nous incitent à continuer d'être parfaitement horribles avec elles... Il n'y a rien dans le christianisme ni dans le bouddhisme qui égale tout à fait la totale abnégation d'une huître.* » Et, sous toute cette gaieté, un sentiment d'exil, une insatisfaction profonde. Le personnage de Comus, qui ressemble trait pour trait à Saki (*L'Insupportable Bassington*), terrassé par les fièvres, trouve une mort sans gloire dans un village perdu d'Afrique occidentale. Le 13 novembre 1916, on entendit Munro crier, du fond d'un trou d'obus : « *Eteignez cette cigarette, nom de Dieu.* » Ce furent là ses dernières paroles, inattendues.

La réédition de trente-neuf de ses nouvelles, dans *Le Cheval impossible*, et de son roman, *L'Insupportable Bassington*, auquel s'ajoutent quatre histoires inédites, ne peut que réjouir ceux qui aiment l'humour anglais : il est ici à son meilleur. ■

CHRISTINE JORDIS

ZOOM

CONFESSION D'UNE JEUNE FILLE

de Pidansat de Mairobert
Le voluptueux Pidansat de Mairobert donne avec *Confession d'une jeune fille* un court roman épistolaire qui appartient au genre de la nouvelle littérature journalistique du XVIII^e siècle : récit classique d'initiation libertine mêlé à la chronique des scandales. Sapho, une adolescente de naissance ordinaire, est dotée d'un « *clitoris diabolique* ». Elle est initiée aux mœurs anandrynes – entendez « *sans homme* » – par M^{me} de Furiel, qui devient sa « *maman* ». Le matriarcat du vice est établi. Mais la jeune tribade achoppe bientôt sur son désir initial : elle se détourne de Gomorrhe. V. R.

Gallimard, « Folio 2 € », 132 p., 2 €.

LA CONSOLATION DES VOYAGES

de Jean-Luc Coatalem
C'est, sans aucun doute, son plus beau voyage. Le plus intime aussi, avec, peut-être, sa biographie très personnelle du peintre Paul Gauguin, *Je suis dans les mers du Sud* (Grasset, 2004, et Le Livre de poche, 2003). Jean-Luc Coatalem y raconte son enfance à Tahiti, puis à Madagascar, son « *haut château de latérite* ». En tout : onze déménagements et quatorze écoles différentes, au hasard des mutations de son père, officier dans le génie. Mais s'il est toujours parti, il sait que « *les vrais voyages commencent et finissent dans les livres* ». Sa constellation ? Rimbaud, Loti, Cendrars et Segalen. Son point d'ancrage ? La Bretagne, cette fin de terre sur laquelle il a promis, un jour, d'écrire une autre *Consolation...* E. G.

Le Livre de poche, 192 p., 5,50 €.

LES HOMMES À TERRE

de Bernard Giraudeau.
Bernard Giraudeau a toujours écrit : quand, adolescent, engagé dans la marine, il avait le vague à l'âme, il se raccrochait déjà à la feuille blanche comme à une bouée. Quelques années plus tard, il donne à lire, avec *Les Hommes à terre*, cinq très belles nouvelles entre La Rochelle et Lisbonne, cinq histoires d'hommes à la dérive. A terre, tels des albatros, les marins sont inutiles ; perdus. Leurs rêves s'esquintent ; les ports se chargent de les assassiner. « *Celui qui pose son sac sur un quai n'aura que des souvenirs. Moi, je ne veux pas de souvenirs. Je veux vivre* », fait-il dire à l'un de ses personnages. E. G. Métailié, « Suite française », 182 p., 8 €.

Trois courts textes d'Annie Saumont

Mémoire cruelle

QU'EST-CE QU'IL Y A DANS LA RUE QUI T'INTÉRESSE TELLEMENT ?

Ed. Joëlle Losfeld, « Arcanes », inédit, 80 p., 7,90 €.

Tous les amateurs de la forme brève se réjouiront de retrouver Annie Saumont, un gage d'excellence dans l'art de la nouvelle. On aimerait néanmoins la voir publier un fort volume, plutôt que soit distillée, en de tout petits livres, sa production. Voici donc seulement trois textes, réunis sous le titre du premier, « *Qu'est-ce qu'il y a dans la rue qui t'intéresse tellement ?* », trois variations sur la mémoire. Celle d'un vieil homme, celle de deux jeunes filles, celle d'un ancien meurtrier.

Le vieil homme est à la retraite. Il est la proie de son épouse, déjà potentiellement veuve, mais décidée quand même à garder un peu son homme avec elle. Alors, il faut faire attention, le médecin l'a bien dit, réduire le sel, le café, préférer la vinaigrette à la béchamel, etc. Et puis, cette maison, acquise pour les vieux jours, a besoin de réparations. Il y a toujours quelque part un robinet qui coule, il faut se décider à faire installer le chauffage, choisir le type de chauffage... Lui, il regarde par la fenêtre. Mais qu'est-ce qu'il y a dans la rue qui l'intéresse tellement ?

Rien. Il n'est pas là. Il rêve. Il se souvient. C'était dans le Sud. Le soleil brillait, entre les cyprès. Une jeune fille s'avance, « *mince et brune, dansant sur l'herbe rase* ». Serait-ce celle qui aujourd'hui répète : « *Pas de sel dans l'eau de cuisson. Tu mangeras aussi une petite grillade, c'est facile d'être raisonnable* » ? On peut le craindre. Un texte émouvant et terrible, à faire lire aux femmes encore jeunes, avec la mention : « *Comportement à ne pas reproduire* ». Conseil peut-être vain...

Thérèse, dans « *Ce serait un dimanche* », est dans le métro avec Ada. Il faut rentrer au foyer tenu par des sœurs revêches, où elles sont contraintes de vivre, par manque d'argent. Elle se souvient de la mère d'Ada, qui combattait leur amitié. Thérèse n'a plus sa mère, et son père, voleur à la tire, est en prison et prétend que sa fille lui ressemble, et volera, elle aussi. Ada descend du métro la première. Thérèse reste seule avec un homme bien mis qui la regarde...

Dans « *Méandres* », un homme dont on ignore le nom marche dans une ville qu'il ne reconnaît plus. Il y est né pourtant. Il est pris dans les méandres de sa mémoire. Était-ce lui qui observait les petites filles, qui faisait plus qu'observer ? L'une d'elles avait dit : « *T'as pas refermé ta culotte, une fois rentré ton affreux machin.* » Et « *les petites filles ça peut mourir comme des mouches* »... ■

JO. S.

L'écrivain américain invite à une visite guidée des livres de sa vie

La liste de Miller

En présentation de son *Cours de littérature anglaise*, Borges conseille : « *Si un livre vous ennuit, ne le lisez pas (...)* c'est qu'il n'a pas été écrit pour vous. » Ce ne pourrait être l'exergue de l'entreprise menée à bien par Henry Miller, pour qui des cen-

trées n'empêchent pas « *les humains (...)* d'aller au water-closet », seul lieu où les mères de famille « *ont la possibilité de lire* ».

En fin de volume, Miller présente trois listes ; les livres qu'il a « *l'intention de lire* » – cela va de *Summa Theologica*, de Thomas d'Aquin, à *Lettres de guerre*, de Jacques Vaché –, les auteurs dont il n'a pas encore tout lu – de Novalis à Léon Bloy – et les livres « *lus* », un stupéfiant index de 75 pages, de Pierre Abélard, plus célèbre par Héloïse que par ses écrits théologiques, à Stefan Zweig.

De cette masse, il faut distinguer ceux qui l'horrifient à la pensée « *du temps perdu à les lire* », ceux dont la lecture ne lui fut pas pensum, ceux qui, proches de sa pensée, l'ont « *influencé en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, les deux devant de plus en plus inséparables* ». Ceux-là constituent sa « *lignée généalogique* ». Henry Rider Haggard, qui connut le succès avec *Les Mines du roi Salomon* et dont il souhaite qu'on reconnaisse en lui « *la véritable stature d'un grand écrivain* » ; son « *cher Cendrars* », le premier écrivain français à venir le voir quand il arri-

va à Paris (mars 1930) et le dernier homme qu'il y a vu avant de gagner Corfou où l'a invité son ami Lawrence Durrell (juin 1939) ; Céline, « *un géant parmi nos contemporains* » ; Dostoïevski, qui « *est le chaos et la fécondité* » ; Walt Whitman, le poète qui scandalisa l'Amérique puritaine du XIX^e siècle avec un recueil exaltant la sexualité, ne pouvait que séduire l'auteur de *Sexus* ; de même John Cowper Powys, qui allie mysticisme et sensualité et qui restait pour lui « *le maître* » – il en lut « *avidement tous les livres* » et appréciait de trouver dans son autobiographie « *la surabondance des détails (des plus révélateurs)* » ; un coup de cœur pour le pacifisme de l'auteur de *Que ma joie demeure* – « *Voici plusieurs années que je prêche l'évangile de Jean Giono* » – et pour la sensualité de ses récits, « *sans conteste un des points cardinaux de son œuvre* ».

Ainsi, passent, sans souci de chronologie ou de nationalité, les surréalistes, les dramaturges élisabéthains, le « *grand troupeau des écrivains russes exaltés du XIX^e siècle* », la Bible – sa « *langue plutôt que son message* » –, D. H. Lawrence, Joyce, Proust, Balzac, Elie Faure, Rabelais, Nietzsche, Thomas Mann... un fleuve de noms et de titres.

On est dans le bonheur de la lecture, reconnaissant à Miller d'avoir pratiqué « *cette exhumation des insondables profondeurs de la mémoire* », une bibliothèque imaginaire dont on visite chaque rayon sans un instant de lassitude. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ



LES LIVRES DE MA VIE

de Henry Miller.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Rosenthal, Gallimard, « L'Imaginaire », 500 p., 7,50 €.

avec *Les Mines du roi Salomon* et dont il souhaite qu'on reconnaisse en lui « *la véritable stature d'un grand écrivain* » ; son « *cher Cendrars* », le premier écrivain français à venir le voir quand il arri-

Rupture ou réforme : avant la présidentielle de 2007, plusieurs livres proposent des solutions pour vaincre les angoisses nationales

Modèle social français Crise et solutions

En librairie, l'affaire semble entendue. La France déprime, son modèle social est coûteux et périmé, il est temps que vienne l'élection de 2007 pour engager le nécessaire aggiornamento trop longtemps repoussé.

En dehors des quelques publications de l'association Attac (*Emploi, éloge de la stabilité*, de Christophe Ramaux, éd. Mille et une nuits, 302 p., 14 €.) qui prennent la défense de l'Etat social et réhabilitent l'intervention publique à la française, les éditeurs ont choisi : haro sur les dévotions et les échecs du « modèle social français ». Une floraison de livres paraissent avec pour thème central la question non plus de savoir s'il faut des changements lourds, mais comment les faire : rupture ou réforme ?

Le constat de faillite, quasi unanime aujourd'hui, n'était pas si répandu il y a un an. Après tout, la France a un TGV dont on peut être fier, un hôpital encore admiré, une natalité enviée, l'A380 et le viaduc de Millau. A gauche souvent, mais à droite parfois, comme Dominique de Villepin, le bon ton était de brocarder les « déclinologues ». Les grèves puis l'explosion des banlieues ont détruit les derniers arguments des défenseurs de l'immobilisme social.

Côté livres, le tir de barrage est nourri. Nicolas Baverez, auteur de l'explosif *La France qui tombe* (Perrin, 2004), revient avec un recueil de ses chroniques dans la presse (*Monde nouveau, vieille France*, Perrin, 390 p., 15 €). Il est rejoint par de nombreux autres, étrangers compris. Le Canadien Timothy Smith livre ainsi un portrait sans complaisance (*La France injuste*, Autrement, 344 p., 22 €) d'un modèle qui est : « Premièrement non redistributif (...), deuxièmement, lui-même la cause principale du chômage, troisièmement, injuste pour les jeunes, les femmes, les

immigrés et leurs descendants et quatrième ment intenable financièrement. »

« *Oui la France est en déclin* », martèle Jacques Julliard dans un lumineux *Le Malheur français* (Flammarion, « Café Voltaire », 142 p., 12 €). L'éditorialiste du *Nouvel Observateur*, ajoute que ce déclin n'est pas irréversible à condition d'arrêter de se mentir

sur la réalité du « modèle » et de faire l'autruche sur ses piètres résultats. « *Les intellectuels ont un devoir : faire prévaloir la vérité qui seule peut unifier dans un vouloir commun* [les Français] et leur donner l'envie d'une espérance commune. »

Jacques Julliard s'adresse aux socialistes qu'il abjure « de comprendre la

nouvelle phase dans laquelle l'économie mondiale est entrée pour y adapter l'action du mouvement ouvrier ». Il déplore : « *Leur programme n'a pas changé depuis la décennie 1890-1900 (...). Le patronat qu'ils continuent de combattre est celui de Germinal pas celui de Microsoft ou Coca-Cola* ». La cause de cet archaïsme : « *Chez certains sociaux-démocrates, la servilité intellectuelle à l'égard du communisme est une seconde nature* ». Le malheur français viendrait de cet acharnement à répondre par des réflexes idéologiques aux mauvais résultats concrets.

Combattre la paresse intellectuelle, c'est aussi la motivation de la République des idées, association qui veut « rénover la critique sociale » et qui publie des ouvrages au Seuil, dont *Le Monde* a souvent rendu compte (1).

A constat quasi unanime, analyses diverses. La crise vient-elle de l'incapacité atavique du pays à trancher entre son attirance pour l'universel et son aspiration à la grandeur, comme le prétend Philippe d'Iribarne ? Ou du divorce de « la France d'en bas » avec les élites dans un cadre où le « social » a éclaté au profit des individus, comme le disent Nathalie Brion et Jean Brousse (*La Bulle, La Table ronde*, 198 p., 17,50 €), sociologues qui vont jusqu'à redouter « l'émergence d'un fascisme volontaire » auquel les Français aspireraient pour soulager leurs angoisses ?

La crise sociale inspire, en tout cas, les libéraux. Pour eux, la rupture est la seule issue. Mathieu Laine, jeune avocat, veut « en finir avec l'infantilisation des Français » (2). Il dénonce « les illusions de l'Etat sauveur » : « *De la consommation de nourriture, d'alcool, aux conséquences néfastes d'une marée noire, de la nécessité de faire du sport aux dispositifs de sécurité intérieure, de la culture d'assistance aux illusions du patriotisme économique, l'Etat nounou nous borde* », dit-il,

plaidant pour « une société de responsabilité ».

Philippe Alexandre et Béatrix de L'Aulnoit insistent sur les effets pervers de la fiscalité française (3). L'impôt de solidarité sur la fortune (ISF, 60 000 nouveaux assujettis en 2006) ferait partir un entrepreneur de France chaque jour : le livre raconte l'histoire de quelques-uns de ces « riches » qu'on taxe sans que cela enrichisse les pauvres.

Dans *Surtout ne changez rien* (éd. d'Organisation, 260 p., 18 €), Patrick Krasensky et Pierre Zimmer s'amuse de nos « Touche pas à... » ma Pentecôte, mon foulard, mes avantages acquis, mes RTT, le Tour de France... et pleurent « la France des 3P : précaution, protection, préservation ».

Des réformes plutôt qu'une rupture ? La frontière n'est pas si facilement tracée. Christian Blanc, préfet, ancien patron sous la gauche, député des Yvelines (apparenté UDF) veut « relever la France » (4) et donne des pistes : l'innovation, les pôles de compétitivité, l'université et la régionalisation.

Hésitation aussi avec les ouvrages consacrés aux modèles suédois ou danois, ces pays étant parvenus à se rénover en alliant efficacité et équité. Mais comment les transposer en France qui est si différente ? La solution passe par l'Europe : faire alliance à Bruxelles avec les Nordiques pour bâtir « un modèle social ambitieux » qui ajoute « une croissance hautement compétitive » et « une zone de cohésion sociale forte ». ■

ERIC LE BOUCHER

(1) Voir *La République des idées/Seuil* sur www.repid.com

(2) *La Grande Nurserie*, éd. JC Lattès, 246 p., 17 €.

(3) *Trop d'impôt tue l'emploi*, éd. Robert Laffont, 208 p., 18 €.

(4) *La Croissance ou le chaos*, éd. Odile Jacob, 236 p., 19,90 €.

À L'ÉTRANGER,
ON NE PARLE MÊME PLUS
DU DÉCLIN FRANÇAIS!



Une société de rangs où s'affrontent le clérical et l'aristocratique

L'ÉTRANGÉTÉ FRANÇAISE
de Philippe d'Iribarne.

Seuil, « La couleur des idées », 290 p., 21 €.

La France est en accusation. » Commençant par cette phrase, le livre de Philippe d'Iribarne a pour évident objet de prendre la défense de l'accusée.

Une défense relative, l'ancien X-Mines, spécialiste des entreprises et du management, ne peut vouloir prôner l'immobilisme – au contraire, bien entendu. Mais une défense argumentée au fond, au sens où l'auteur s'est voulu « ethnologue » pour décrire, et pour valoriser, les motivations intimes des Français, leur « univers mental », ce

qui vient de loin, l'histoire, la littérature, les mythes, bref, la culture.

Donnons la clé du livre : elle est chez Sieyès. A la Révolution, l'abbé « hésite entre deux orientations qui vont marquer après lui toute l'histoire de la France républicaine : soit abaisser la noblesse, la ramener au niveau du commun (...), soit au contraire anoblir le tiers, lui permettre d'endosser les habits des anciens maîtres et de prendre leur place ». Jamais la France ne tranchera entre l'égalité – les hommes sont tous égaux – et la liberté – les hommes deviennent libres en accédant au rang de la noblesse et de l'honneur. Le conflit n'a jamais été réglé entre l'aspiration à l'universel et la question du rang.

Voilà la cause de « l'étrangeté française », la raison pour laquelle le pays oppose tant de résistance aux changements venus d'ailleurs. D'abord parce que sa culture s'oppose aux autres conceptions, à commencer par celle des Anglo-Saxons, pour qui la liberté est associée à la propriété, propriété de sa terre mais, bien au-delà, de soi, de ses droits. Ou bien encore à la conception germanique, pour laquelle la liberté, c'est d'« avoir droit au chapitre dans une communauté ».

Mais, surtout, parce que ce « combat est sans trêve », il plon-

ge la France dans d'éternels débats idéologiques sur tous les sujets, qu'il s'agisse de la vie économique et sociale, de l'insertion des immigrés, de l'école... Ils tournent en rond autour de la question jamais tranchée de « la place de chacun au sein de la société ». Place qui n'est pas seulement non fixée, mais dont les règles qui conduiraient à la fixer font l'objet elles-mêmes d'« incertitude ».

L'attrait pour le noble

Pour le dire autrement, s'affrontent en France, en permanence, une vision cléricale « célébrant une humanité indifférenciée qui aurait mis à bas les distinctions entre le national et l'étranger, l'homme et la femme, l'homosexuel et l'hétérosexuel » et une vision aristocratique qui exige que l'homme s'anoblisse, fasse honneur à l'humanité en s'élevant et en se détachant de ce qui est bas.

La première engendre les luttes contre le racisme et les discriminations, l'engagement pour les sans-papiers et les précaires, mais, en revanche, elle peine à s'imposer dans les domaines du travail, de l'école ou de l'immigration, note justement l'auteur. De la seconde naît « une France, société de rangs » où survivent, puissamment enracinés, des privilèges, des hiérarchies et des statuts.

Ces rangs ne correspondent guère à l'idéal républicain, mais on en retrouve néanmoins « une certaine approximation » dans le monde du travail, au travers d'« une égalité relative de dignité ». Si tous les métiers ne sont pas égaux, « il existe un honneur professionnel porteur de devoir qu'on ne peut négliger sans déchoir ».

Philippe d'Iribarne souligne aussitôt que « le respect » en question « n'est pas toujours au rendez-vous », que l'école a aussi ses laissés-pour-compte « et qu'enfin pendant que certains campent sur leurs privilèges, d'autres sont relégués du côté des exclus ». Mais, pour lui, c'est cette grandeur qui permet à la France « de tenir bon ».

Quelles leçons tirer de ce riche examen ethnologique ? « Je ne prétendrai pas ici avoir trouvé la recette qui permettrait à la société française d'échapper aux difficultés qui l'assaillent », prévient Philippe d'Iribarne. Pour « entrevoir des horizons moins sombres », il propose de renoncer « simultanément à la sacralisation, on pourrait dire l'idolâtrie, et du marché et du statut ».

Concrètement, l'auteur n'avance rien de précis ni de convaincant, notamment sur l'idée que la France pourrait s'abriter derrière les règles de

subsidiarité européennes pour obtenir des dérogations au jeu du marché. Mais l'essentiel était dans l'explicitation que, derrière la défense du « modèle français », il y a eu, il y a et il y aura l'attrait pour le noble.

« On ne changera pas la place

que tiennent dans la culture française le désir de grandeur, la crainte de déchoir et l'attachement à la possession d'un état », prévient Philippe d'Iribarne. Moderniser les Français passe par le respect de leur dignité. ■

E. L. B.

DOCTEUR, JE VEUX
LA VÉRITÉ : SUIS-JE
ENCORE REMBOURSE ?



Cellule de dégrisement

Si c'était une famille, elle passerait en commission de surendettement. Si c'était une entreprise, dépôt de bilan ou redressement judiciaire seraient inéluctables. Mais c'est un grand pays, un vieux pays, le plus visité au monde... Cette nation, en apparence prospère, est pleine d'atouts. Sa situation, dit-on, n'est donc pas trop grave. La France ne sera jamais ruinée.

Pour François de Closets, il faut au contraire sonner le tocsin, et sauver nos enfants, qui vont payer nos inconséquences leur vie durant. Bref, « il y a le feu dans la maison France ». Les chiffres sont connus. Le rapport récent de Michel Pébereau a décrit le désastre. La dette publique représente, selon les calculs, de 18 000 € à 30 000 € par Français, nourrissons et centenaires inclus. L'impôt sur le revenu ne sert plus qu'à payer les intérêts de cette dette colossale.

En 1870, en 1919, en 1946, le pays a traversé des situations aussi sombres : la France sortait de guerres qui la laissaient exsangue. Cette fois, aucun conflit armé. Rien d'autre que l'habitude calamiteuse – à gauche comme à droite, depuis deux décennies – de gouverner en faisant plus de dépenses (20 %, en moyenne !) qu'il n'y a de recettes disponibles. Par un tour de passe-passe, ce déficit est noyé dans la dette globale, d'année en année. Désormais, les cotes d'alerte sont dépassées.

Si l'on continue – dans dix, cinq ou trois ans ? –, la France pourrait se retrouver dans une situation analogue à celle de l'Argentine : cessation de paiements, misère générale, faillite de la protection sociale. Cette éventualité, encore évitable si l'on en prenait tous conscience, est purement et simplement niée. Ainsi le plus terrible danger n'est-il pas la dette, mais la surdité et l'aveuglement dont elle fait l'objet dans l'opinion. Minimiser son importance permet de conserver une foule d'avantages particuliers, au détriment de l'intérêt général. Des paravents idéologiques épais et rigides servent à escamoter les risques. Voici ce qui affole François de Closets, voilà ce qui le pousse à tirer le signal d'alarme.

« Chez nous, dit-il, la réalité n'a pas droit de cité. » Les Français paient donc leur immobilisme au prix fort. Plutôt sombrer que changer ! Plutôt couler que lâcher un avantage acquis ! Les mutations mondiales deviennent menaces et agressions, au lieu d'être chances et opportunités. Réfugiée dans un bunker de préjugés et de convictions en béton armé, la France s'obstine à mépriser l'économie de marché qui la fait vivre.

Un sondage vient de poser, dans une vingtaine de pays, la question suivante : « Le système de la libre entreprise et de l'économie de marché

est-il le meilleur pour l'avenir ? » Arrivent en tête des réponses positives les Chinois (74 %), devant les Américains (!), suivis des Anglais (67 %), des Italiens (59 %). Et seulement... 36 % des Français ! Du coup, contrairement à François de Closets, trop vite convaincu que tout

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

peut changer si l'opinion est vraiment alertée, on peut se demander s'il y a une issue. Déficit et mauvais vertiges sont autant dans les têtes que dans les comptes.

Le premier obstacle mental réside dans le rôle imaginaire que l'on fait jouer au « modèle français », potion magique censée pouvoir conjurer, indéfiniment, croissance économique et protection sociale. Ce fut le cas, mais

horreurs d'un capitalisme sans âme, sans cœur, sans visage ? Cette attitude n'est pas simplement puérile, signe d'une ignorance tenace de tous les mécanismes du commerce et de la croissance. Pour un « grand-et-vieux » pays, industriel, capitaliste, commercialement prospère, voilà plus qu'un folklore. Une anomalie.

Elle contrevient à une longue histoire de lucidité intellectuelle. Car la France, à côté de fièvres et d'utopies de toutes sortes, a aussi cultivé un exercice constant du dégrisement intelligent, une pratique du regard froid, une morale de la désillusion. Cette lignée irait par exemple de Montaigne à Pascal, de La Boétie à Raymond Aron, en passant par Bergson et Valéry. Ce dernier, par exemple, savait dire combien nous sommes « les témoins et les victimes d'énormes phénomènes de géologie sociale, politique et économique, dont les secousses vont peut-être creuser un abîme de servitude et d'ignorance crédule ». Il

J'AI L'IMPRESSION
DE NE RIEN POUVOIR
FAIRE POUR CEUX
QUI NOUS TIRENT
VERS LE BAS.



ce ne peut être perpétuel. Cet équilibre singulier fut engendré par des circonstances historiques déterminées, principalement la rencontre du poids des syndicats après-guerre et de la croissance des « trente glorieuses ». Pour en faire un modèle pérenne, il faut gommer les données contingentes de son apparition. Ce compromis délimité est alors transformé en un idéal, capable d'incarner une structure nationale. Comme si, perdant son prétendu « modèle », la France risquait de voir s'effondrer soudain son identité, son originalité. Comme si elle devait rester fixée à ce moment, pourtant déjà lointain, sous peine de ne plus se reconnaître.

Il n'est pire obstacle que l'aveuglement national paré de toutes les vertus. Seuls les irréductibles Gaulois défendraient-ils le peuple, la justice, l'homme même (sans compter la nature, la vie, la planète) contre les

serait temps qu'on retrouve cette veine, au moment où, contre toute raison, des citoyens en nombre cherchent encore refuge dans les nuées.

Ce serait évidemment une illusion inverse de croire que le libéralisme est une panacée, le marché un paradis. Il s'agit seulement de s'appliquer à être moins ignorant, surtout moins irrationnel, dans ce qu'on dit à leur propos. En commençant, par exemple, à souhaiter que la dette publique soit au cœur de la présidentielle. Que l'on s'affronte rudement sur les modalités du redressement, mais que tous le jugent nécessaire. Mais rien n'est sûr. Les lendemains lucides peuvent ne pas chanter. Prévenez les enfants : ils risquent de morfler. ■

PLUS ENCORE !
de François de Closets

Fayard/Plon, 374 p., 20,90 €.

L'attrait du paradoxe scandinave

PAR ROBERT BOYER

Il est un ensemble de pays largement ouverts à la concurrence internationale, dont les prélèvements obligatoires représentent presque la moitié du PIB et qui indemnisent généreusement les chômeurs les plus défavorisés. Le taux de syndicalisation y est très élevé, l'emploi public correspond à plus du quart de l'emploi total. Le taux d'emploi est l'un des plus élevés au monde, le chômage est bas, le commerce extérieur dégage un surplus, le budget public est équilibré voire excédentaire. Pour couronner l'ensemble, le niveau de vie est équivalent à celui des Etats-Unis et progresse au même rythme que la moyenne des pays de l'OCDE, alors que les indicateurs de développement humain sont supérieurs. Ce sont les pays scandinaves qui jouissent de cette enviable position.

Eriger en modèle ce qui à la fin des années 1990 aurait été critiqué comme une hérésie semble paradoxal, mais cet attrait s'explique. D'abord, après avoir recherché de lointaines et inaccessibles références au Japon, puis dans la Silicon Valley, il est réconfortant pour les responsables politiques de trouver au sein de l'UE une alternative au modèle typiquement libéral. D'autant que les citoyens allemands, français et italiens ont récemment signifié à leurs dirigeants leur peu d'appétit pour le « workfare » anglo-saxon et son programme de réduction de protection des salariés. Ensuite, face à la panne institutionnelle et politique consécutive aux référendums français et néerlandais, le modèle scandinave redonne un espoir au projet d'une Europe sociale qui se déclinerait en fonction des traditions nationales et cesserait d'être l'invocation rituelle des sommets des chefs d'Etat.

Les Scandinaves montrent que la modernité économique et les avancées technologiques peuvent être rendues compatibles avec la préservation d'une solidarité sociale sur l'espace d'un Etat-nation, même à l'époque de la globalisation financière et du durcissement de la concurrence sous l'effet de la libéralisation commerciale et de la percée de la Chine et de l'Inde. Enfin, le modèle danois redonne à nombre de politiques un projet dans lequel les pouvoirs publics peuvent à nouveau jouer un rôle actif dans la négociation de compromis entre partenaires sociaux qui soient gagnant-gagnant.

Le modèle social-démocrate est bâti sur un échange donnant-donnant entre entreprises et salariés : le patronat se voit reconnu le droit de gérer l'emploi et le travail en vue de préserver l'adaptation des entreprises à la concurrence, en contrepartie de la reconnaissance du syndicat comme défenseur des droits des salariés, en particulier à une certaine sécurité. Ce compromis fondateur est ancien – au Danemark, il date de 1899 –, mais il ne cesse d'être actualisé et décliné au gré des changements intervenus en matière de structures sociales, de techniques, de spécialisation productive et des règles internationales. La stratégie demeure au-delà même des conflits, des incertitudes et des blocages... et ils n'ont pas manqué, comme le soulignent les analyses, par exemple, du modèle danois.

L'accumulation des recherches permet de cerner les composantes qui forment système dans les économies scandinaves contemporaines :

Des partenaires sociaux forts et organisés, y compris au niveau local, négocient la quasi-totalité des composantes du contrat de travail à l'exclusion de très rares interventions de la loi ;

La fiscalité et les prélèvements obligatoires, relativement légers pour les entreprises, financent le chômage et des services publics organisés pour favoriser le redéploiement des salariés vers les emplois à haute valeur ajoutée ;

La concurrence internationale et le changement technique sont acceptés comme conditions de l'amélioration du niveau de vie, d'autant plus que les inégalités sont maintenues dans d'étroites limites grâce à la forte progressivité de l'impôt et à la quasi-gratuité de l'éducation, même universitaire, et de la santé ;

Le flux de création/destruction d'emplois est permis par l'ampleur des politiques actives d'emploi mais plus encore par l'encouragement de l'innovation portant aussi bien sur les grandes firmes (Suède, Finlande) que sur le tissu des PME (Danemark).

Le succès résulte de l'effort continu et pragmatique de synchronisation de ces différentes interventions, dont la complémentarité n'est qu'une propriété transitoire, car se renouvellent les sources de déstabilisation et de dysfonctionnement. Ainsi le modèle danois qui a émergé des réformes entreprises en 1993 est aujourd'hui sous pression moins du fait de la mondialisation que des tensions sociales liées entre autres à l'immigration et aux tentations de sa remise en cause par une coalition gouvernementale composée de libéraux, conservateurs et populistes.

Si la logique du modèle scandinave est assez transparente, les conditions de son acclimatation dans les autres pays européens, objet implicite de l'agenda de Lisbonne de mars 2005, ne manquent pas de buter sur leurs particularités institutionnelles et politiques.

En France, le goût des débats sur les grands principes, la faiblesse des partenaires sociaux, la confusion des rôles entre la loi et la négociation collective plus encore l'incompréhension des changements et potentialités apportés par la phase actuelle de mondialisation et de la construction européenne constituent autant d'obstacles à la recherche d'une « sécuriflexibilité » à la française, qui ferait de la sécurité des parcours professionnels la base d'un nouveau compromis social. Ce pourrait être l'un des thèmes centraux des prochaines campagnes électorales. ■

Directeur de recherche au CNRS (PSE), économiste au CEPREMAP, directeur d'études à l'EHESS, Robert Boyer vient de publier *La flexibilité danoise. Quels enseignements pour la France ?* (éd. rue d'Ulm, 54 p., 3 €). Signalons également l'ouvrage d'Alain Lefebvre et Dominique Méda, *Faut-il brûler le modèle social français ?* (Seuil, 160 p., 9 €) et celui de Mogens Lykketoft, *Le Modèle danois. Chronique d'une politique réussie*. Préface de Michel Rocard (éd. Esprit Ouvert, 128 p., 14,90 €).

Un essai novateur sur Montaigne Etre « en branle »

**MONTAIGNE
ou l'usage du monde**
de Paul Mathias.

Vrin, 220 p., 19 €.

Est Montaigne n'était pas seulement le témoin littéraire éblouissant d'une période révolue – la Renaissance française ? Une étincelle d'humanisme perçant l'obscurité rouge sang des guerres de religion ? Paul Mathias, dans ce livre dense mais clair – à la fois introduction à un classique et lecture novatrice –, se propose de sortir les *Essais*, cette œuvre majeure, du contexte historique.

Pour lui, Montaigne est un philosophe à part entière doté d'une « métaphysique », de facture assez spéciale il est vrai, mais qui préfigure à bien des égards certaines des conceptions les plus contemporaines : l'importance accordée au « corps propre », une attention apportée aux relations entre pensée et langage, ou encore une ébauche de la notion d'« être pour la mort » ou de « la mort dans la vie » qui n'est pas sans rappeler la philosophie d'Heidegger ou le « temps perdu » de Proust, etc. Bref, derrière le beau parler du XVI^e siècle et les références aux Grecs et aux Latins, se dissimulerait une extrême modernité.

Septicisme et éclectisme

Au-delà, en effet, du scepticisme et de l'éclectisme de Montaigne, qu'il ne faut pas confondre avec un refus de la raison, on trouverait dans les *Essais* une métaphysique à part entière. Dans la mesure où ce texte « pénelopéen », démontre Paul Mathias, ne cesse de revenir sur lui-même dans un inachèvement structurel, il serait porteur d'une « ontologie négative » – allusion à la théologie du même nom qui renonce à dire ce que Dieu est.

L'écriture redondante et le style hésitant révéleraient une stratégie d'appropriation d'un monde mobile par nature (« en branle »). La prolifération du réel déborde, chez Montaigne, toute prétention à former des jugements armés sur un moi identique. Plus qu'inventeur du sujet, il se retrouve donc précurseur d'une problématique plus contemporaine encore : une « déconnexion de soi à soi » où le singulier l'emporte sur l'universel, le mouvement sur l'être fixe. Une insurmontable diversité : c'est, selon Paul Mathias, le vrai sens de l'affirmation selon laquelle tout homme forme « le reflet de l'humaine condition ». ■

NICOLAS WEIL

Une transcription des cours de Vladimir Jankélévitch professés à Bruxelles en 1962-1963

Une intempestive radicalité

**COURS DE PHILOSOPHIE
MORALE (UNIVERSITÉ LIBRE DE
BRUXELLES, 1962-1963)**
de Vladimir Jankélévitch.

Edition établie par Françoise Schwab, Seuil, « Traces écrites », 252 p., 23 €.

L'heure où la passion éthique semble devenue la passion majeure de notre temps, où des figures comme Hannah Arendt, Emmanuel Levinas, Walter Benjamin ou Charles Péguy apparaissent comme autant de références pour penser la dimension tragique du siècle écoulé, la très discrète postérité de Vladimir Jankélévitch, mort en 1985, ne laisse pas d'intriguer.

D'où vient que ce philosophe d'origine juive russe né à Bourges en 1903, qui plaçait la question morale au-dessus de tout alors qu'il était de bon ton de s'en moquer, qui fut en outre l'un des grands témoins engagés de son époque – résistant sous Vichy, pétitionnaire au moins aussi assidu que Sartre après la guerre –, demeure toujours aussi absent de notre paysage intellectuel ? La publication de ces *Cours de philosophie morale*, professés à l'Université libre de Bruxelles en 1962-1963, marqueraient-elles, à cet égard, l'indice d'un frémissement ?

Sa voix, d'une radicalité intempestive, l'une des plus singulières de la philoso-

phie française du XX^e siècle, bénéficie de fait d'une réception bien paradoxale. D'un côté, cet éveillé mémorable à qui l'on doit une œuvre considérable (près de quarante volumes) et qui enseigna en Sorbonne de 1951 à 1978 influença de façon décisive plusieurs générations d'étudiants. Un rayonnement qui s'explique par son plaidoyer en faveur d'une philosophie vivante et vécue, mais aussi, comme le relève Françoise Schwab dans sa préface, « par sa personnalité chatoyante, fougueuse, chaleureuse ».

On sous-estime trop souvent la longue solitude qui fut la sienne depuis la fin de la seconde guerre mondiale, une marginalité qu'il vécut, au dire de ses proches, comme une incompréhensible blessure. Trop philosophe pour les uns, pas assez pour les autres, le philosophe du « je-ne-sais-quoi » et du « presque-rien », doublé d'un musicien virtuose, n'a jamais vraiment trouvé sa place dans le monde philosophique. Aujourd'hui encore, rares sont les dictionnaires et les manuels où son nom figure.

Ces *Cours de philosophie morale*, recueillis par une élève, contribueront peut-être à arracher « le vieux Vladimir », comme il le disait lui-même, à l'indifférence où notre temps l'a relégué. L'occasion de saluer au passage le remarquable travail de Dominique Ségard, l'animateur de ce lieu éditorial assez unique en son genre que représen-

te la collection « Traces écrites ».

Si on compare ce volume aux cours prononcés par Jankélévitch en Sorbonne, cette retranscription frappe par sa facture inhabituellement didactique. Emailées de nombreuses références à Plotin, Aristote, Kant, Descartes, et bien sûr à Bergson, Pascal ou Balthasar Gracian, ses auteurs de prédilection, ces pages donnent à lire et à entendre un homme avant tout soucieux de se rattacher à la grande tradition philosophique. Le plan même en témoigne, les séances étant strictement découpées en sections au fil desquelles le pédagogue s'attelle tour à tour à examiner les rapports entre la vie morale et la vie religieuse, puis entre l'éthique et l'esthétique, ou encore entre l'éthique et le « donné psycho-biologique ».

Une manière de philosopher

Ce déroulé rigoureux d'une pensée en acte, un rien laborieux par endroits, émeut surtout pour deux raisons. D'abord parce qu'on y retrouve cette façon, si propre à Jankélévitch, d'accueillir tous les infiniment petits de la détresse et de la grandeur humaines, lui qui confessa un jour : « Mon projet philosophique est une manière de philosopher. C'est-à-dire d'essayer de penser, jusqu'au moment où la pensée se brise, des choses difficiles à penser. » Mais on y rencontre aussi son obstination à camper dans une

posture presque académique, alors qu'on aurait pu s'attendre à le voir basculer dans une écriture plus morcelée, aux frontières de l'essai ou du fragment.

Pour autant, les grandes obsessions de l'auteur de *L'Imprescriptible* ne cessent d'affleurer en filigrane dans ces pages, qu'il s'agisse des intermittences du sentiment moral ou de la relation que celui-ci entretient avec le passé et l'avenir. Car on ne comprend évidemment rien à l'œuvre de celui qui entendait porter « jusqu'à la fin du monde » le deuil des millions de victimes du nazisme si on oublie qu'elle s'est tout entière bâtie sur une épouvante. « *Le pardon est mort dans les camps de la mort*, écrivait ainsi Jankélévitch, *mais les morts, eux, dépendent entièrement de notre fidélité.* »

Creusant inlassablement et douloureusement le même sillon, Jankélévitch vient réitérer dans ces cours de Bruxelles qu'« il n'est rien d'humain qui ne soit moral ». Une autre façon de rappeler que notre humanité est une tâche, qu'elle ne nous est jamais donnée d'emblée et qu'il nous faut, irrémédiablement, la porter et en répondre. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

Signalons, dans la même collection, les cours prononcés par Louis Althusser à l'ENS de 1955 à 1972, publiés sous le titre *Politique et Histoire*, de Machiavel à Marx (336 p., 23 €).

Une biographie de l'écrivain qui a théorisé, au XVII^e siècle, de nouvelles pratiques éditoriales

Pierre Bayle, homme libre des lettres

PIERRE BAYLE
d'Hubert Bost.

Fayard, 696 p., 27 €.

De Pierre Bayle, mort il y a juste trois cents ans, Voltaire estimait que la biographie n'aurait pas dû excéder six pages, car « la vie d'un écrivain sédentaire est dans ses écrits ». Hubert Bost fait pourtant le pari inverse avec cette enquête qui couvre près de 700 pages.

C'est que la vie de ce fils de modeste pasteur ariégeois devenu un polémiste célèbre et l'un des théoriciens de la République des lettres est pour lui occasion non seulement de rappeler l'histoire du protestantisme français autour de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, mais surtout de porter au jour les conditions sociales, politiques et intel-

lectuelles particulières de la naissance moderne de l'homme de lettres.

Bayle, en effet, inventa et s'inventa une position en grande partie nouvelle à la faveur des convulsions politiques de la fin du XVII^e siècle et des transformations de la circulation internationale des idées. Refusant ou n'exerçant qu'à contrecœur les charges de pasteur, de précepteur ou de professeur, ne voulant pas mettre sa plume au service de quelque grand protecteur, Bayle n'eut de cesse de chercher à se ménager une existence modeste mais libre, délivrée des ambitions inutiles et des gloires éphémères.

La courte notice qu'il consacre à Pierre Bunel dans son *Dictionnaire historique* dévoile au lecteur l'état qu'il s'est choisi : « Il faut que l'on sache qu'il ne travaille qu'à vivre tranquillement et qu'il a choisi la retraite du cabinet comme un

port où il peut être à couvert des tempêtes de l'ambition et de l'envie. »

Ce choix existentiel décisif, qui distingue Bayle des thuriféraires stipendiés et des polémistes mondains aveuglés par leurs certitudes, ne le condamne pas au retrait du monde et à l'isolement. Il devient chez lui, au contraire, le principe même de son engagement dans une République des lettres idéale où les idées et les ouvrages circulent par-delà les frontières et les préjugés. Son désintéressement y est son principal crédit : il n'écrit ni pour la gloire ni pour un prince, mais pour soumettre à l'examen des savants des questions dignes de leur attention et exercer lui aussi un droit d'examen que nul ne peut lui nier.

Bayle contribue alors, rappelle Bost, à la transformation concrète des pratiques savantes et des stratégies éditoriales qui s'inscrivent au cœur du fonction-

nement de cette République : volonté d'informer aussi rapidement et aussi objectivement que possible sur les parutions d'ouvrages, souci d'exactitude factuelle et de précision dans les citations et des notes marginales, fictions littéraires lui permettant de faire circuler ses écrits en prétendant ne pas en être l'auteur afin de recueillir critiques et suggestions... Bayle fait ainsi la théorie de la pratique des échanges lettrés de son temps pour en proposer la maxime essentielle, qui garde toute sa pertinence aujourd'hui : « *La force d'une preuve ne dépend point de la disposition d'esprit de celui qui la propose.* » La vérité n'est pas affaire de personne.

Hubert Bost a été sage de ne pas tenir compte de l'avertissement de Voltaire. ■

OLIVIER CHRISTIN

Une biographie et la correspondance d'une figure de la résistance, Dietrich Bonhoeffer

Dieu contre le nazisme

DIETRICH BONHOEFFER
de Ferdinand Schlingensiepen.

Traduit de l'allemand par Charles Chauvin et Raymond Mengus. Ed. Salvator, 420 p., 29,50 €.

**RÉSISTANCE ET
SOUSSION**
de Dietrich Bonhoeffer.

Ed. Labor et Fides, 652 p., 37 €.

Confesseur de la foi, théologien, résistant et martyr : quelle facette retenir de Dietrich Bonhoeffer, ce monument de l'histoire chrétienne du XX^e siècle ? Le centenaire de la naissance de ce pasteur allemand, le 4 février 1906 à Breslau, opposant de la première heure à Hitler, exécuté par les nazis le 9 avril 1945 au camp de concentration de Flossenbürg, suscite une remarquable biographie de Ferdinand Schlingensiepen, renouvelant celle d'Eberhard Bethge, contemporain et ami de Bonhoeffer (1967).

Labor et Fides réédite de son côté *Résistance et soumission*, ses

lettres de captivité devenues l'une des contributions majeures à la théologie moderne : comment vivre devant Dieu et avec Dieu dans un monde sans Dieu ? Impossible de répondre à cette question sans replonger dans l'extraordinaire destin de ce plus jeune fils d'une famille de huit enfants, grands bourgeois de Silésie. Histoire douce et tragique d'une fratrie où brille l'éclat de l'intelligence, de la culture, de la générosité, de la fidélité à une Allemagne terrassée par le traité de Versailles et à un protestantisme vécu sans excès. Famille d'exception qui paiera un lourd tribut à la folie nazie : deux fils et deux gendres assassinés.

La figure du tyranicide remplirait à elle seule plus d'un roman. Mais la biographie de Schlingensiepen ne se limite pas à la participation de Bonhoeffer aux réseaux qui préparent de loin l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944, son arrestation le 5 avril 1943 et sa pendaison. Schlingensiepen raconte surtout la carrière d'un prophète visionnaire des nouveaux malheurs de l'Allemagne, l'héritage qu'il a reçu des maîtres à penser du pro-

testantisme – von Harnack, Karl Barth –, ses charges pastorales à Berlin et à l'étranger, sa découverte éblouie à Rome de l'universalité du catholicisme, ses engagements dans l'œcuménisme.

Il décrit surtout une Eglise d'Allemagne prisonnière d'un cas de conscience que n'avait pas prévu l'autonomie des « deux Règnes » – religieuse et étatique – de Martin Luther. Face à Hitler, qui est le non-droit absolu, l'impératif de la conscience et de l'Évangile est plus fort que la loi de l'Eglise. Dès février 1933, sur une radio de Berlin, Bonhoeffer joue sur les mots : « *Si l'image du "Führer" glisse vers celle du "Verführer" (séducteur), le chef se déifiera en une caricature de Dieu.* » Sa rupture avec le régime et l'« Eglise du Reich », dirigée par des prélats à la botte, se confirme avec le « *sinistre paragraphe arien* » excluant les juifs de tout emploi public. Bonhoeffer ne peut concevoir son christianisme sans sa part juive.

Le cœur de cet ouvrage est donc bien le récit détaillé, d'un côté, des plus odieuses compromissions avec le nazisme d'évêques et de laïcs allemands et, de

l'autre, des actes éblouissants de l'Eglise confessante, celle de la résistance à Hitler, que Bonhoeffer fonde, en mai 1934, avec Martin Niemöller. Toute la correspondance qu'il écrita dans les années de captivité ne s'écarte pas de cet axiome : loin des oripeaux des Eglises, discréditées entre 1933 et 1945 et appelées à disparaître, le seul christianisme qui survivra est celui de Jésus, « *l'être pour les autres* » – les bafoués, les opprimés – et la prière.

On fera de lui le prophète d'un christianisme sans Eglise, allant au-delà de ce qu'il a lui-même écrit. Reste qu'il faudra bien un jour qu'on dresse le martyrologe de ces figures qui ont trouvé dans la foi chrétienne le motif de leur résistance au totalitarisme. ■

HENRI TINCQ

Signalons également la traduction de l'allemand (par Marthe Weiss) des écrits d'un jeune pasteur alsacien, Charles-Eugène Weiss, enrôlé de force et mort en Russie en avril 1944, à l'âge de 21 ans : *Malgré la nuit et le brouillard, préface de Marc Lienhard, éd. Arfuyen, 174 p., 17 €.*

LES AUTEURS DU « MONDE »

**LA PONCTUATION
OU L'ART D'ACCOMMODER
LES TEXTES.**

d'Olivier Houdart et Sylvie Prioul. Tout, tout, tout : vous saurez tout sur le clam (!) le rog (?) et les sus (...). Vous apprendrez à quoi servent les [], pourquoi le ; ne mérite pas sa désuétude, et bien d'autres choses encore. Une érudition légère, un choix délicat des citations, des exercices à réaliser en famille : les auteurs – l'un est correcteur au Monde.fr – ont tout pour nous plaire et nous instruire. Ils n'ont pas oublié la bibliographie, où les accros de la parenthèse et du cadratin pourront piocher. Et surtout, ils ont su faire de cette leçon à l'usage des amateurs un véritable texte littéraire point final. Seuil, 204 p., 12 €.



**KESSEL-MORAL,
DEUX REPORTERS
DANS LA GUERRE D'ESPAGNE.**

de Michel Lefebvre. Octobre 1938 : Pierre Lazareff, le patron de *France-Soir*, décide d'envoyer en Espagne républicaine deux fameux grands reporters : l'écrivain Joseph Kessel et le photographe Jean Moral. Quinze jours durant, à Barcelone, à Valence et à Madrid, ces deux hommes vont donner à voir et à lire cet événement considérable. En février 1939, marqué par cette expérience, Joseph Kessel retourne à Madrid le temps de quatre reportages pour assister aux funérailles de la République espagnole. Michel Lefebvre, journaliste au *Monde 2*, présente et publie dans ce magnifique ouvrage les quatorze articles de Joseph Kessel – des modèles du genre – ainsi que 250 clichés de Jean Moral. Taillandier, 192 p., 252 photos noir quadré, 29 €.



Deux auteurs explorent l'humaine réalité d'Alexander Selkirk, marin écossais dont la mésaventure inspira Daniel Defoe

Si Robinson est un homme

LES FOLLES AVENTURES DU VRAI ROBINSON CRUSOÉ
de Diana Souhami.

Autrement, 236 p., 17 €.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE ROBINSON CRUSOÉ (et l'île des marins abandonnés)
de Ricardo Uztarroz.

Arthaud, 340 p., 20 €.

Cela n'a pas arrêté depuis 1719, six mois après la parution de *La Vie et les Aventures étranges de Robinson Crusoé*, marin natif d'York : l'aventure du naufragé sur son île est réécrite à l'infini. Elle le sera tant que notre civilisation sera là pour douter d'elle-même, tant que chacun d'entre nous aura besoin de taquiner ses origines. Il y aura d'autres robinsonnades, d'autres Tourmier pour prendre la suite de Defoe, d'autres Méliès, Buñuel ou Zemeckis, d'autres *Lost*.

Lecteurs, spectateurs, nous frissonnons en entrant dans la peau d'Adam (et Eve depuis le *Foe* de Coetzee) pour rejouer, seul et en accéléré, la marche vers la civilisation. De nouvelles fictions naîtront autour de l'astre Robinson, telle est la puissance du mythe.

Pourtant, si beaucoup a été et sera réinventé sur Robinson, peu a été écrit sur le marin écossais dont la mésaventure inspira Daniel Defoe : Alexander Selkirk, abandonné en 1704 sur une île du Pacifique et recueilli quatre ans et quatre mois plus tard avec, vrai de vrai, un bonnet de peau de chèvre sur sa tête hirsute. Qui était cet homme, d'où venait-il et comment a-t-il survécu, en réalité ? Deux livres sont partis à sa recherche ; et si le second s'approche davantage du « vrai Robinson », la manière dont le premier se perd en chemin est passionnante.

Diana Souhami a beaucoup enquêté pour écrire *Selkirk's Island*, que les éditions Autrement publient sous le titre : *Les Folles Aventures du vrai Robinson Crusoé*. Elle recueille, décrit, puis se glisse dans les zones d'ombre de l'histoire pour se laisser happer à son tour par le mythe. Comment Selkirk a-t-il vécu, et que faisait-il avec ses chèvres ? Fascinant trajectoire elliptique qu'il faut suivre pied à pied.

Tout commence avec bonheur entre archives maritimes inédites et évocations inspirées. Journaliste, Diana Souhami produit des pièces légales, dépositions, listes d'équipages, notes aux armateurs, plaintes en justice... Mais elle s'échappe dès que possible vers l'île qui la fascine. Sa plume s'égare avec bonheur quand elle se laisse capter par l'étrangeté du lieu : « *L'île changeait à mesure que filaient les nuages, que croissait la Lune, que tombait la*

pluie. Des marins disaient avoir vu la terre exploser... »

Enivrants tropiques, violence de la vie à bord des bateaux. Scorbut, mutineries, morts au combat, châtiments corporels, morts tombés du grand mât, amputations, morts sans commentaire... Tout est rendu avec apreté. Alexander Selkirk embarque pour la première fois à 15 ans, à 18 il est l'un des 1 200 volontaires d'une tragique équipée caraïbe, et l'un des 300 rescapés. Un vivant sur quatre. La force, la volonté, la violence de quatre hommes dans un seul corps. Voilà le Selkirk qu'a découvert Diana Souhami : un homme au nom flottant, Selcraig, Sillcraig, Selchrig, le cœur durci par les coups de fouet, les boyaux comme un vieux cuir, une brute réchappée du scorbut, inapte à la vie à terre, dont la date de naissance elle-même est incertaine. A-t-il 21 ou 25 ans en 1701 quand, dans son village de Largo, Ecosse, une violente dispute l'oppose à son frère qui lui a fait boire de l'eau de mer ? L'âge importe moins que l'acte : le fils indigne menace son propre père, lève la main sur sa mère. Des voisins portent plainte, il s'enfuit, il n'a plus sa place à terre.

On le retrouve en 1704 sur le *Cinque Ports Galley*, corsaire anglais guettant ses proies au large du Chili. L'équipage est au bord de la mutinerie, des 92 marins embarqués un an plus tôt, il n'en reste que 40. Le capitaine, mort du scorbut, a été remplacé par un nobliau de 21 ans. Les vers ont gâté les vivres, ils dévorent les membrures, le trois-mâts fait eau, Selkirk exige une escale prolongée sur l'île Juan Fernandez, le capitaine s'y oppose et abandonne son second malcommode. Le navire repart et coule. Selkirk est seul sur une île déserte en plein Pacifique sud.

La belle langue des gens de mer

Pour relater les cinquante-deux mois passés sur l'île qui porte aujourd'hui le nom de Robinson Crusoé, Diana Souhami aurait pu se reposer sur la belle relation du capitaine Woodes Rogers, qui a recueilli Selkirk à demi-sauvage. Comme elle est belle, et précise, cette langue de gens de mer habitués à produire leurs écrits devant les tribunaux, cette langue qui invente les mots d'une réalité pas encore exotique, juste merveilleuse, où le colibri est « oiseau-murmure, ou bourdonnant, pas plus gros qu'un hanetton ».

Comme il est fin, Woodes Rogers, quand il raconte comment Selkirk, « durant les huit premiers mois, eut beaucoup de peine à vaincre la mélancolie et à surmonter l'horreur que lui causait une si affreuse solitude ». Mais Diana Souhami ne lui trouve pas de talent et ne cite que quelques fragments des vingt pages magnifiques qu'il a consacrées au séjour de Selkirk sur son île (le *Voïage*



L'archipel de Mas a Tierra au large de Valparaíso. ANTONIN BORGEAUD

autour du monde de Rogers, publié en 1713, n'a jamais été réédité en France). Quant à Richard Steele, auteur du seul autre témoignage connu, c'est « un homme gras et porté sur la boisson ».

Ecartés les témoignages de première main, Diana Souhami laisse percer son mépris pour le marin fruste qu'elle juge immoral. Puisqu'elle l'a découvert jeune brute envers sa famille, brute il doit être sur son île. C'est un prisme, un préjugé, mais bientôt un peu plus : une extrapolation qui donne naissance à une rumeur et, qui sait, à un nouveau mythe.

Page 107 : « Rien de ce qu'il faisait dans l'île ne semblait bien ou mal. Il tuait les otaries, matraquait les chèvres, se masturbait contre les palmiers, volait des œufs... » Puis, page 108 : « Son effort et son plaisir de la journée consistaient à chasser et à sodomiser les chèvres ». Le motif est établi : Selkirk a découvert la sodomie dans la Bible, il viole ses chèvres. Joli tour de passe-passe, relayé en préface et en postface : puisqu'il viole ses chèvres, Selkirk est une « tête de lard », un forban sans conscience, donc un « gibier de potence ».

Etonné par ce jugement sans appel, on cherche le dossier d'instruction. Il se trouve tout entier dans une note au bas de la page 108 : « Il m'est apparu, à la lecture du journal de Woodes Rogers, que les incisions d'oreilles pratiquées par Selkirk [sur ses chèvres] comportaient une référence sexuelle. Un insulaire, Jaimie Sidirie, m'expliqua en 1999 que Selkirk « coupait les chèvres parce qu'il les avait possédées ». C'était une marque de conquête. Lorsqu'un homme est seul, c'est la même chose partout dans le monde. »

Dans les textes d'époque, il n'y a aucune indication sur la sexualité d'Alexan-

der Selkirk sur son île. Woodes Rogers ne décrit rien d'autre qu'un Selkirk accueillant pour l'équipage qui le libère, un homme qui a fait preuve, pour survivre, d'une prodigieuse intelligence pratique. Deux mois plus tard, pendant l'attaque de Guayaquil, Selkirk est chargé de récupérer les bijoux cachés sous leurs vêtements par des femmes, et Woodes Rogers est frappé de sa galanterie : « Je remarquai ce trait de modestie d'autant plus volontiers qu'elle est rare chez les gens de mer, et que MM. Connely et Selkirk, qui commandaient ce détachement, ne sont mariés ni l'un ni l'autre ; ainsi je me flatte que le beau sexe leur en témoignera sa reconnaissance à son retour dans la Grande-Bretagne. »

Diana Souhami ne cite pas ce passage, affirme que le journal de Rogers est expurgé et sous-entend qu'un viol a immanquablement suivi. En quatrième de couverture, Selkirk est présenté comme « un garçon un peu minable, pauvre et ombrageux ». Ce n'est pas le « vrai Robinson ».

Entre odyssee et « utopie »

Ricardo Uztarroz, longtemps en poste au Pérou pour l'AFP, a pour lui une connaissance approfondie de l'« île des marins abandonnés ». Dans *La Véritable Histoire de Robinson Crusoé*, il avance avec prudence sur la piste du naufragé écossais, explorant le parallèle entre son odyssee et « l'utopie » de Defoe, « celle d'une société fondée sur les valeurs du puritanisme presbytérien », « un eden modeste, austère, laborieux, frugal »...

Uztarroz nous conduit dans le sillage de la flibuste jusqu'à l'archipel Mas a Tierra, 600 kilomètres au large de Valparaíso. Il peint l'île humide comme une prison entourée de grèves désolées

et ternes, un exil cafardeux où d'« immenses vagues grises se brisent sur les récifs ». Mais, prolongeant sa visite jusqu'à nos jours (2005 : fausse découverte d'un trésor), il sait y rencontrer quelques riches spécimens d'humanité, colons, putes ou bagnards, vrai naufragé recueilli un beau matin sur la grève, faux espion nazi, vrai chercheur de trésor...

Son Selkirk, moins incarné mais plus juste que celui de Souhami, il ne l'envie pas que désespéré dans sa solitude. « L'expérience de Selkirk, écrit-il, montre qu'un individu ne peut se dispenser de la présence d'autrui qu'au prix d'une douleur immense et d'une régression vers l'animalité. »

Revoilà l'animal ! Deux auteurs, s'approchant au plus près d'Alexander Selkirk, refusent d'en voir l'éclatante humanité. Car seul un homme, retrouvant toutes les ressources de ses semblables, pouvait survivre seul pendant quatre ans, surmonter la dépression et finalement être heureux, démuné de tout sur une île déserte, au point de ne la quitter qu'à regret. En gravant les encoches d'un calendrier sur un arbre, en apprivoisant des animaux et en tirant le feu de bûchettes de poivrier frotté, en lisant à haute voix pour ne pas perdre la parole, Selkirk a montré qu'il était resté un homme.

Quelles furent ses pulsions, et comment les a-t-il assouvies ? Rien n'est dit là-dessus dans les témoignages d'époque. Le sexe doit rester le secret du vrai Robinson, et c'est tant mieux. Ainsi, d'autres Michel Tourmier pourront offrir des phantasmes et une sexualité oniriques aux Robinsons à venir, en toute liberté. ■

CHARLIE BUFFET

Au XVIII^e siècle, des naufragés russes ont vécu six années sur une île du Grand Nord La survie est une œuvre d'art

QUATRE CONTRE L'ARCTIQUE
de David Roberts.

Ed Guérin, 392 p., 28 €.

Entre 1743 et 1749, quatre marins russes, abandonnés sur une des îles du Spitzberg après le naufrage de leur bateau, ont réussi à survivre, dénués de tout, dans un des lieux les plus désertés du monde, une île dépourvue de végétation et à demi recouverte de glace, hantée par les ours blancs et balayée par les tempêtes arctiques.

Six ans, six mornes années à machouiller de l'« herbe à scorbut » pour ne pas plonger, six ans à bouffer du renne (viande, grasse, abats) sous des ciels invariablement gris, avec les bêlements des morses et les gémissements de la banquise pour seul paysage sonore. Et surtout, six hivernages au-delà du cercle polaire, six intermina-

bles nuits de quatre mois, de froid dantesque, de faim, d'angoisse, de solitude partagée.

Mais pourquoi, quarante ans après la mésaventure d'Alexander Selkirk, l'histoire de ces Robinsons-là, sans conteste l'une des plus incroyables-mais-vraies histoires de survie de tous les temps, est-elle tombée dans l'oubli ? Parce qu'ils étaient Russes, avance David Roberts, venus d'un pays de stoïques où survivre n'est pas une affaire. Et parce qu'on ne sait plus grand-chose de leur aventure : un récit ampoulé de quelques dizaines de pages recueilli de la bouche des survivants par un certain Pierre Le Roy, qui se retranchait si bien derrière sa morgue d'académicien satisfait que beaucoup de détails de l'histoire se sont perdus, jusqu'au lieu même du naufrage.

David Roberts est un mélange d'universitaire et d'aventurier comme seule l'Amérique du Nord sait en produire.

Dans *Quatre contre l'Arctique*, il part sur la trace des Robinsons russes avec le même sérieux que s'il s'attaquait à un vers de Shakespeare ou à une montagne inviolée d'Alaska.

L'enquête, patiente, obsessionnelle, devient bientôt un but en soi, si bien que le lecteur se prend au jeu des hypothèses avant de se perdre à son tour dans les méandres de la bureaucratie russe. Mais c'est au moment où cette quête semble toucher à l'absurde (« Prends ma photo et baise-moi », dit un ivrogne dont les propos sont recueillis et traduits avec la même précision impassible que le reste de l'enquête), que Roberts connaît son épiphanie littéraire. Dans le port du nord de la Sibérie d'où sont originaires les quatre marins pomores, il rencontre deux veuves, les dernières à porter le nom d'un des Robinsons. Il découvre dans leur témoignage d'inappréciables détails sur la façon dont cette ethnie de

la côte a vécu, et dont les marins ont survécu.

Il ne lui reste qu'à prendre avec trois compagnons le chemin de l'île centrée sur le signe du vide, Edgeoya où, durant des semaines, il cherche en vain (mais y croit-il lui-même ?) les traces des survivants. Car c'est sans doute la seule morale qu'il y a à trouver sous les brumes glacées de l'Arctique : il n'y a pas de survie sans humanité, et pas d'humanité sans mélancolie. Roberts, dans un bel épilogue, cite Camus sur le suicide et parle de la joie qu'il ressent lorsqu'il écoute la Sonate en si bémol majeur de Schubert, « stupéfié par le mystère qu'un jeune homme puisse l'avoir créée avant de mourir de la syphilis ». Et il ajoute, parlant cette fois des naufragés : « Admirant l'œuvre d'art qu'ils ont réussie en s'accrochant à la vie, je me sens rempli d'un sentiment qui ressemble à de la joie. » ■

CH. B.

ZOOM

LE MONT ARTAMARE,

d'Emmanuel Ratouis
Le mont Artamare, défendu par la plus haute paroi du monde, est situé sur les rives d'un pays qui ressemble au Groenland, au fond du fjord Tulipak. L'auteur, guide de haute montagne, aborde les pères et leurs guerres, les alpinistes et leurs doutes, le rapport des premiers avec les seconds. A fouiller. *Ch. B.*
Ed. Tulipak, 144 p., 16 €.

LES CENDRES DE L'EMPIRE,

d'Alain Dugrand
Alain Dugrand voyage à cloche-pied sur le puzzle caucasien des républiques post-soviétiques, puis il continue sur son élan vers l'Iran, le Pakistan, l'Inde. On se laisse conduire avec plaisir dans cette flânerie sans clichés, où l'on rencontre, ça ne s'invente pas, le Français le plus célèbre du Pakistan, un paléontologue, découvreur du baluchisterum, le plus grand mammifère herbivore connu. *Ch. B.*
Hoëbeke, « Etonnants voyageurs », 192 p., 16 €.

Glissez des livres dans les valises de vos enfants

VIENS, de Kéthévane Davrichewy et Christophe Honoré
Parce qu'il a surpris Salomé en flagrant délit de mensonge, que l'adolescente dénigrait son père, mort en fait, quand lui souffre des bouffées délirantes du sien, Etienne interpelle par lettre son ancienne amie, qu'il a perdue de vue au sortir de l'école. Au fil d'une correspondance heurtée, animée par des élans contradictoires, des réflexes de méfiance et des abandons de confiance de moins en moins retenus, les deux ados tissent peu à peu une histoire singulière, où l'ironie de mise quand on rêve de contes de fées s'épuise devant la force des sentiments et la justesse des joutes dont nul ne peut sortir vaincu. Eloge du dire vrai, de l'action – même malhabile, même surjouée –, ce récit composé par Kéthévane Davrichewy et Christophe Honoré est une gageure, chacun des écrivains ayant un art personnel consommé de la conduite de l'intrigue. Leur entente permet de livrer une fiction généreuse, éprouvante, à l'image des incertitudes et des chances qui dérivent des angoisses et permettent d'espérer sans se trahir. Un très beau texte, heureux sans sacrifier au simplisme.
L'Ecole des loisirs, 104 p., 8,20 €. Dès 9 ans.

QUE REGARDENT LES VACHES DANS LE PRÉ ?, de Sylvain Victor
Ce minuscule livre cartonné offre une hilarante série de vaches contemplatives. Le texte en forme de comptine séduira les tout-petits. Les parents apprécieront la chute subtile, suggérant que l'imaginaire de l'enfant s'enrichit à la fois du réel et du virtuel...
Ed. Th. Magnier, 22 p., 6,50 €. Dès 2 ans.

BOTTE DE CAROTTE, de Muriel Chamak et Anne Sol
Comment réussir à faire avaler au petit sa purée de carottes ? En inventant cette histoire farfelue d'une carotte qui chante

sous la pluie, entraînant tout le potager dans un numéro endiablé... Le texte se scande comme une chanson. Les légumes tels des personnages invitent à une exploration ludique du potager.
Le Baron perché, 32 p., 10,90 €. Dès 3 ans.

JE NE TROUVE PAS LE SOMMEIL, de Ch. Féret-Fleury et Mayalen Goust
Tout part d'une phrase, prononcée un matin par sa maman, que la petite fille prend au pied de la lettre : « *Je n'ai pas pu trouver le sommeil.* » La voici en quête du sommeil perdu à travers la maison. Un joli texte, très musical, associé à des illustrations somptueuses qui jouent sur les perspectives et les proportions, un peu à la manière d'Alice...
Flammarion, 28 p., 10 €. Dès 4-5 ans.

MON PREMIER LAROUSSE DES C'EST QUOI ? de François de Guibert
Cet ouvrage, illustré par 15 dessinateurs différents, satisfait sous forme de questions-réponses la curiosité des enfants : famille, société, école, environnement... Si les questions sont pertinentes, les réponses toutes faites peuvent agacer, mais les encadrés qui proposent une réflexion ouverte à propos d'une fable ou d'une anecdote sont des plus réussis.
Larousse, 160 p., 16 €. Dès 6 ans.

PETITES HISTOIRES DES NOMS DE PAYS, de David Dumaine et Ronan Badel
Voici 41 leçons de géographie aussi originales qu'évocatrices : l'étymologie des noms de pays, brassant légendes et faits historiques, invite à la rêverie autant qu'à la découverte du monde. On apprend que la Russie est le pays des « roux », l'Espagne une « côte aux lapins », le Liban le « pays blanc »... Dommage que les cartes soient reléguées en marge de l'ouvrage.
Flammarion, 94 p., 9,95 €. Dès 11 ans.

TOUTES LES RÉPONSES AUX QUESTIONS QUE VOUS NE VOUS ÊTES JAMAIS POSÉES, de Philippe Nessmann et Nathalie Choux
Le second tome d'une formule gagnante : des questions apparemment loufoques reçoivent des réponses scientifiques qui permettent d'éclairer des domaines aussi variés que la biologie, la physique, la météorologie, l'astronomie... A la fin, un formulaire permet aux jeunes lecteurs de soumettre leurs propres questions à l'éditeur : de quoi former des apprentis-chercheurs.
Palette..., 128 p., 16 €. Dès 11 ans.

LE GRAND LIVRE D'ACTIVITÉS DE GALLIMARD JEUNESSE
Tous les héros de la maison (Pierre Lapin, le Petit Prince, Tigrou ou Arme-line Fourchedrue...) mis en scène dans plus de 150 jeux - différences, sudoku, labyrinthes, grilles de mots... Idéal pour voyages en train ou en voiture.
Gallimard, 192 p., 7,50 €. Dès 4 ans.

LE JARDIN DES SORTILÈGES, de Jean Molla
Un jeune sorcier affronte un mage en traversant les lieux et les époques. Une pincée de « potterisme », une louche de fantastique médiéval, un soupçon d'égyptologie... Résultat pas très original, mais qui réjouira les amateurs du genre.
Rageot, 222 p., 6,70 €. Dès 12 ans.

LES AVENTURIERS DU CERCLE : OPÉRATION ZORIDIUM, de Joshua Mowll
L'auteur reprend avec bonheur toutes les ficelles du roman d'aventures, empruntant à Jules Verne et Stevenson. Le récit, très rythmé, est entrecoupé par le journal intime de l'héroïne, et agrémenté d'illustrations sophistiquées – cartes, schémas techniques, photographies documentaires... – pour jouer au détective. Une réussite.
Flammarion, 304 p., 15 €. Dès 12 ans.



« Botte de carotte », d'Anne Sol et Muriel Chamak. EDITIONS LE BARON PERCHÉ

UN LION À PARIS, de Béatrice Allemagna
Un instant de grâce avec cet album étonnant – par son format, son sens de lecture, son sujet... Sous prétexte d'expliquer la présence d'un lion à Denfert-Rochereau, Béatrice Allemagna compose une invitation à visiter Paris en réenchantant les poncifs touristiques, de Beaubourg au Louvre ou à la tour Eiffel.
Autrement, 32 p., 13,50 €. Dès 6 ans.

LA VOIX DES MASQUES, de Béatrice Fontanel
Lévi-Strauss, dont un titre classique est ici moins détourné que repris en hommage, évoque comme personne ces « *mécaniques à la fois naïves et véhémentes* » que sont les masques. Cette approche ethnographique, ordonnée par continent, permet de comprendre danses, mimes, rites... et le rôle de ces parures si expressives que leur message semble intact.
Palette..., 84 p., 23 €. Dès 8 ans.

LE TOUR DU MONDE DE L'ART, de Caroline Desnoëttes
Si ce bel aperçu de l'art mondial

s'ouvre classiquement sur l'Europe, de la Victoire de Samothrace et Cimabue à Matisse et Picasso, très vite le Vieux Continent n'apparaît que comme l'un des horizons humains, dont l'Afrique, les Amériques, l'Asie et l'Océanie, envisagées dans une stricte approche ethnographique, tempèrent la primauté. Une galerie fascinante, d'une heureuse composition, commentée avec une malice bienvenue.
RMN, 140 p., 18,50 €. Dès 10 ans.

LES ARTS PREMIERS
A événement exceptionnel, entorse aux usages. Ce numéro de la mythique revue *Dada*, a tout misé sur une approche des arts premiers qui parte du matériau : bois, fibres, terre, métal... Une démarche pertinente, que ponctue l'aventure du nouveau musée, contée par Philippe Coubertegues.
Revue *Dada*, Mango, n° 120, 52 p., 6,50 €. Dès 10 ans.
SÉLECTION RÉALISÉE PAR FANNY CAPEL, PHILIPPE-JEAN CATINCHI, LAURENT CHECOLA ET FLORENCE NOUVILLE

Les héritiers inlassables d'Alexandre Dumas

LES MÉMOIRES DE PORTHOS de Yann de l'Écotais.
Plon, 556 p., 20 €.

L'INSOUMISE DU ROI-SOLEIL de Jean-Michel Riou.
Flammarion, 534 p., 19,90 €.

MARIE-ANTOINETTE. LE SCANDALE DU PLAISIR de Claude Dufresne.
Bartillat, 346 p., 20 €.

Depuis la célébration du deuxième centenaire de sa naissance, en 2002, rééditions et parutions d'œuvres inédites d'Alexandre Dumas n'ont cessé de se multiplier. Derniers en date, *Le Chevalier d'Harmant* (Phébus, 530 p., 23,50 €) – premier roman historique de Dumas où apparaît un capitaine nommé d'Artagnan dans une conspiration pour mettre sur le trône le fils de M^{me} de Maintenon et de Louis XIV ; *Robin des bois* (Bartillat, 500 p., 22 €) – l'un des romans les moins connus de Dumas, qui, à la suite d'*Ivanhoé*, donne sa contribution à la légende de Robin Hood qui n'est peut-être, dit-il, « *qu'un effet de l'imagination* » ; *Les Mémoires d'Horace* (Les Belles Lettres, 200 p., 25 €) – jusqu'à ce jour jamais publié en volume, un roman qui nous met à l'écoute du poète latin décrivant une Rome à l'image démesurée et dépravée de Catilina où passent Cicéron, Virgile, Brutus... Toutes ces publications démontrent, si besoin en était, qu'il est de ces auteurs dont on ne se lasse pas, découvrant ou redécouvrant les aven-

tures de personnages le plus souvent issus de l'histoire à laquelle il fit les enfants que l'on sait.
A l'heure où elle prend le visage de Kirsten Dunst, Marie-Antoinette fait le sujet d'un ouvrage de Claude Dufresne qu'on ne sait définir : œuvre d'historien, d'essayiste ? Un subtil alliage de ces facettes donne à l'ensemble, par le rythme du récit et la présentation des faits, une tonalité romanesque que l'on ressent, par exemple, dans la séquence Fersen, qui rappelle, vue par Dumas, la liaison qui unit la reine Margot et La Mole. Sans se déroter de la réalité, l'auteur entretient avec bonheur tout ce qu'il y a de romanesque dans la vie et la pensée de la reine, de l'instant où son « *cœur bat au même rythme que celui du peuple* » quand il l'acclame lors

de son apparition au balcon des Tuileries, à ce moment où, juste avant le couperet de la guillotine, elle « *a tourné la tête vers les Tuileries* ».
Réussite romanesque
L'étiquette imposée par Louis XIV ne lui semblant pas faite pour « *distinguer l'honnête homme du vulgaire* », mais pour maintenir « *la noblesse sous le joug d'un roi* », le comte de Saint Albert, libertin qui, devant les puissants, n'est « *pas homme à plier le buste aisément* », se rebelle. Sa condamnation à demeurer en disgrâce dans son pays d'Anjou révolte sa fille Hélène. Elle quitte sa province, est accueillie par M^{me} de Sévigné, qui la loge dans son hôtel Carnavalet et, au risque de sa vie, elle s'oppose à tout ce qui

favorise l'intolérance, trouvant des alliés aussi bien avec le marquis de Penhoët, de même caractère que son père, qu'avec Belta-volo, un comédien dont les idées libertaires sont en avance sur son temps. L'affaire des poisons, les jours où « *l'édit de Nantes est en train de mourir* », la police du redoutable La Reynie... Hélène vit dans un Versailles secret et tumultueux, décor d'un roman où personnage bien dans la lignée de ceux de Dumas – quand Lavallière se réfugie dans un couvent, Hélène embarque pour la Louisiane. Son érudition jamais ennuyeuse aidant, Michel Riou maîtrise un récit si habile que l'on ne sait plus si l'on est dans la fiction ou l'histoire, et ce n'est pas la moindre de ses qualités.
Ecrasé par un rocher, il lance,

« *d'un ton railleur* » : « *Trop lourd ! (...) Plus rien ! Le géant dormait de l'éternel sommeil, dans le sépulcre que Dieu lui avait fait à sa taille.* » Dans *Le Vicomte de Bragelonne*, c'est ainsi que meurt Louis du Vallon de Bracieux de Pierrefonds, plus connu sous le nom de Porthos. Sa fin précède de peu celle de d'Artagnan. Dumas met le point final à la trilogie des *Mousquetaires*. La prolonger en prétendant la compléter, c'est faire preuve d'une belle témérité et courir à l'échec. Or c'est avec brio que Yann de l'Écotais, en donnant la parole à Porthos, mène une parfaite réussite romanesque. Empreint de l'esprit de Dumas par le rebondissement des péripéties, son récit en épouse le style jusque dans l'emploi très dumasien des dialogues, tou-

jours brefs et nombreux comme autant d'illustrations des faits. La réussite tient aussi au démarrage. Si le Porthos de Dumas est un peu balourd, celui de l'Écotais, qui va « *l'épée dans une main, le sexe dans l'autre* », ne l'est guère. Avec finesse, il narre ce que Dumas a oublié – entre autres, sa carrière d'espion –, et il ne manque pas d'humour pour évoquer « *ce petit abbé poudré d'Aramis* » ni pour dénoncer l'arri-visme de d'Artagnan, le rigorisme d'Athos.
De l'histoire, Dumas disait : « *Un clou auquel j'accroche mes romans.* » A ce clou, dans le fond comme dans la forme, ces auteurs accrochent les leurs en maintenant la tradition du roman dit historique « à la Dumas ». ■
PIERRE-ROBERT LECLERCQ

ZOOM
ET TON NOM SERA VERCINGÉTORIX, de Philippe Madral et François Migeat
Avec *Acté* (Arléa, 218 p., 18 €), l'un des rares romans qu'il a consacrés à l'Antiquité, Dumas raconte l'histoire d'Acté, qui abandonne tout pour suivre un beau jeune homme. Celui-ci se révélera être Néron, et la déception succédera à l'amour. Madral et Migeat, avec l'histoire d'un adolescent qui, dans les années 60 av. J.-C., rêve de devenir « *lieutenant de César pour apprendre la science de guerre des Romains* », font également le récit d'une amitié qui s'achève en déception. Séduit par l'ardeur et la finesse d'esprit de cet adolescent qui

s'est enrôlé dans ses armées, César s'en fait un ami, « *plus encore, peut-être* », et le forme pour être un grand chef de guerre. Il se prépare ainsi bien des désillusions, car, averse plus que romain, le jeune homme n'oublie pas qu'il s'appelle Vercingétorix. Devenu chef des Gaulois, il battra César à Gergovie. Riche d'un glossaire passionnant, c'est là, bien romancé, une belle évocation d'un pan d'histoire souvent méconnu.
P.-R. L.
Ed. Robert Laffont, 610 p., 22 €.

personnage de roman issu de l'expérience de Cornaille s'appelle Clément et, en inuit, Inuksuk (prononcer inoukhouk), l'homme de pierre, créature mythique dans la chasse aux caribous devenue l'emblème d'une nation qui veut rester elle-même. Au service d'une compagnie américaine, Clément découvre les Inuits en même temps qu'il raconte son passé à sa fille. Cela donne un récit qui met en parallèle le destin d'un homme et celui d'un peuple. Comme Dumas avec *Le Speronare* (Desjonquères, 430 p., 22 €) faisait découvrir à ses contemporains une Sicile « *enchanteresse* », Didier Cornaille, avec ce texte mi-roman mi-carnet de voyages, nous emmène dans un pays qui n'a rien d'enchanté, et dont le peuple refuse la

standardisation des mœurs, la destruction de villages sacrifiés à la technique. Dumasienne, cette œuvre l'est aussi par l'empathie de Cornaille pour la région et les populations qu'il décrit. Passionnant, émouvant.
P.R.L.
Ed. Anne Carrière, 390 p., 19 €.

qu'un animal ne déshabillerait pas ses victimes comme il fut pensé quand un corps fut retrouvé dénudé. Mais – pluriel oblige dans les hypothèses –, qui « *étaient* » ce(s) tueur(s) en série qui, en 157 attaques, fi(ren)t 104 victimes de juin 1764 à juin 1767 ? Buffon lui-même, en présence d'un cadavre de loup putréfié, n'eut pas de réponse. En reprenant ce sujet maintes fois traité, Philippe Mignaval fait montre d'un beau talent de romancier. Il ramène le mystère à nos jours, incluant dans l'histoire les effets du clonage grâce à un fragment de peau du monstre à partir duquel la Bête renaît et avec elle des meurtres d'enfants. D'une énigme ancienne, l'auteur nous ramène habilement à des peurs très contemporaines. P.-R. L.
Le Pré aux Clercs, 320 p., 18 €.

Un choix de livres pour l'été

LITTÉRATURE

Jacques Baudou LIGNES DE VIE,

de Graham Joyce
Dans les années de l'immédiat après-guerre, à Coventry dévastée par les bombardements nazis, une chronique familiale pittoresque et savoureuse dominée par la personnalité hors du commun d'une femme capable de visions prophétiques. Par le meilleur écrivain fantastique britannique contemporain.
Traduction de Mélanie Fazi, éd. Bragelonne, 355 p., 20 €.

René de Ceccatty CHAMP SECRET,

de Gilles Leroy
Dans un roman sous forme de journal, l'écrivain revient sur son enfance et évoque sa solitude d'adulte, en pleine campagne, entrecoupée de rencontres avec de jeunes hommes, d'entre lesquels se détache la figure inquiétante de Zacharie. Pour son onzième livre, Gilles Leroy s'avance dans les zones profondes et lumineuses de la sincérité.
Mercure de France, 288 p., 18 €.

Jean-Luc Douin UN PEU DE DÉSIR SINON JE MEURS,

de Marie Billetdoux
Écrit en dévotion à l'homme qu'elle aime et enterra il y a peu. Ne sacrifiant rien de sa pudeur, celle qui, jadis, signalait Raphaële, sait ce qu'elle doit livrer d'intime pour arborer ce qui était beau en lui, ce qui reste sacré en elle, et touche à l'universel. Magistrale renaissance après l'abnégation.
Albin Michel, 270 p., 18,50 €.

Fabienne Dumontet LES DÉTECTIVES SAUVAGES,

de Roberto Bolaño
Dans ce furieux roman, l'auteur chilien Roberto Bolaño, prématurément décédé en 2003, envoie ses héros, adeptes du « réalisme viscéral », vagabonder dans le monde entier : une vaste enquête poétique sur la fin du siècle dernier, menée par des rejetons infidèles du surréalisme mexicain, un regard profond sur sa sauvagerie, un hymne à l'amitié.
Traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio, Christian Bourgois éditeur, 884 p., 28 €.

Emilie Grangeray FUIR LES FORÊTS,

de Fabrice Gabriel
Gigantesque puzzle à la mécanique interne subtile et parfaite – on songe au génial Perce –, le premier roman de Fabrice Gabriel invite à un voyage dans le temps et les temps de la mémoire et des langues. Un texte aussi rare que remarquable.
Seuil, « Fiction & Cie », 168 p., 17 €.

Xavier Houssin PANDEMONIUM,

de Régine Detambel
Le plus troublant de tous les romans de Detambel. Un livre qui marque une étape dans son œuvre patiente, où les corps et l'enfance ne cessent de s'éroder, de s'entropier. L'histoire de quatre générations d'affreux, sales et méchants volontairement reclus dans une sinistre villa. Ballet de spectres. Ça grince fort. On ricane, on frémit. Et on dévore, emportés dans une écriture précise à l'incroyable puissance d'évocation.
Gallimard, 192 p., 16,90 €.

Patrick Kéchichian

COMA, de Pierre Guyotat
Témoignage bouleversant sur la crise qui faillit emporter l'écrivain en 1981, *Coma* est aussi le récit d'un lent retour à l'écriture,

à la parole, à la voix. La rigueur et le dépouillement de Guyotat donnent à son livre un accent, à la fois doux et farouche, qui va bien au-delà de la sincérité ou du pathétique.
Mercure de France « Traits et portraits », 234 p., 19 €.

Pierre-Robert Leclercq LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES,

d'Emile Gaboriau
La naissance d'un genre littéraire est rare. Emile Gaboriau (1832-1873), qui est, pour Gide, « le père de toute littérature détective actuelle », innove avec les premiers romans policiers dits alors romans judiciaires. Avec l'énigme du petit vieux, on ajoute le charme du passé au bonheur d'une découverte.
Ed. Liana Levi, « Piccolo », 126 p., 7 €.

Gérard Meudal L'HOMME AU MARTEAU,

de Jean Meckert
Le Tour de France ne suffit pas toujours à distraire d'une existence mesquine et ennuyeuse.

chiatrice : le fou n'est jamais totalement fou, et c'est pourquoi il peut être guéri.

Gallimard, « L'un et l'autre », 192 p., 15,50 €.

Monique Petillon VILLA CHAGRIN,

de Marie Cosnay
Un récit bref, émouvant, intense, qui mêle la chronique d'une séparation amoureuse et le souvenir du séjour du peintre Bram Van Velde et de sa compagne Marthe, à Bayonne, en 1938. L'écriture dense et retenue en fait un de ces livres rares, qui laissent une impression profonde.
Verdier 80 p., 11 €.

Rahaëlle Rérolle AMERICAN DARLING,

de Russell Banks
Itinéraire d'une femme américaine, depuis la contestation gauchiste des années 1970 jusqu'à la veille du 11 septembre 2001, en passant par l'Afrique et la Libéria. Une formidable réflexion sur le modèle américain.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Furlan, Actes

dénouements indéchiffrables : elles donnent une vision de notre monde. Les gens ne sont pas heureux : pourquoi, puisqu'ils « méritent » de l'être ? Tout est séduisant dans ce recueil, et parfois bouleversant.
Buchet Chastel, 294 p., 20 €.

ESSAIS

Jean Birnbaum MALRAUX, MÉMOIRE ET MÉTAMORPHOSE,

de Jean-Louis Jeannelle.
Trente ans après la mort de Malraux, l'auteur dresse son portrait en dynamiteur de la littérature. Relisant les *Antimémoires*, il montre comment cette dernière œuvre construit une méditation polyphonique sur la condition humaine, tout en minant les canons traditionnels du récit de soi. Un essai sensible et magnifiquement composé.
Gallimard, 448 p., 26,50 €.

Philippe-Jean Catinchi LES RACINES

CHRÉTIENNES DE L'EUROPE, de Bruno Dumézil
Comment le christianisme, dont la foi s'impose à peine dans les hautes sphères du pouvoir, réussit-il à s'imposer quand les barbares effacent l'empire romain de l'aire occidentale ? Par la conversion du roi. Une étude magistrale qui révèle un médiéviste d'exception.
Fayard, 814 p., 32 €.

Olivier Christin L'HUMANISME ITALIEN,

d'Eugenio Garin
Cette synthèse magistrale dont le sous-titre définit l'ambition (« philosophie et vie civile à la Renaissance ») aura attendu plus d'un demi-siècle sa traduction française. Un an après la disparition du grand spécialiste de la pensée du Quattrocento, un indispensable hommage à Garin.
Albin Michel, « Bibliothèque de l'Evolution de l'humanité », 368 p., 22 €.

Michel Contat BARDACRAC

de Gérard Genette.
Quand un grand théoricien de l'ancienne « nouvelle critique », spécialiste de la narratologie, donne son autobiographie, on va nécessairement la comparer à Roland Barthes par Roland Barthes, qui n'était pas un chef-d'œuvre. Bardacrac en est un, inattendu, d'ailleurs, follement cultivé, en forme d'abécédaire d'une vie française ouverte au monde.
Seuil, « Fiction & Cie », 454 p., 21,90 €.

Laurent Douzou HISTOIRE ET POLITIQUE À GAUCHE, de Maurice

Agulhon
Quarante ans de pratique professionnelle et de militantisme à gauche : au fil de ces « réflexions et témoignages », Maurice Agulhon fait mieux qu'un essai d'égo-histoire, esquissé ailleurs ; il livre une stimulante leçon d'histoire, précise, distante mais sans froideur, claire et aigüe toujours.
Perrin, 168 p., 15 €.
Roger-Pol Droit



UNE RAGE D'ENFANT,

d'André Glucksmann
Ce n'est pas vraiment une autobiographie. Plutôt l'évocation vibrante, souvent superbe, de moments-clés et d'attitudes fondatrices. L'ensemble éclaire les luttes d'un penseur en colère, qui combat sans relâche les aveuglements suicidaires et les faux semblants meurtriers. Utile ? Non. Indispensable.
Plon, 286 p., 19,50 €.

Jérôme Gautheret ALFRED DREYFUS L'Honneur d'un patriote

de Vincent Duclert
Malgré plusieurs centaines d'ouvrages consacrés à l'Affaire, il n'existait pas, jusqu'à présent, de biographie de référence consacrée à Alfred Dreyfus, réhabilité il y a cent ans au terme d'un interminable combat judiciaire. Vincent Duclert répare magistralement cette lacune et rend justice au héros souvent mésestimé d'un des grands drames de l'histoire de France.
Fayard, 1 280 p., 30 €.

Alexandra Laignel-Lavastine UN SI FRAGILE VERNIS D'HUMANITÉ : BANALITÉ DU MAL, BANALITÉ DU BIEN,

de Michel Terestchenko
Comment comprendre la facilité avec laquelle des hommes ordinaires peuvent commettre le pire ? Cette question, l'une des plus graves léguées par le XX^e siècle, l'auteur l'aborde ici en philosophie tout en s'appuyant sur de nombreux exemples historiques. Un essai remarquable qui invite à penser les conduites humaines face au mal selon un nouveau paradigme : celui de l'absence ou de la présence à soi.
La Découverte, 302 p., 26 €.

Elisabeth Roudinesco À SATIÉTÉ,

de Sylvère Lotringer
L'auteur raconte ici le travail d'enquête auquel il s'est livré, outre-Atlantique, à propos de techniques de conditionnement qui sont expérimentées avec le consentement de « patients », lesquels acceptent d'être les complices des tourments qu'on leur inflige. Un livre fascinant qui rappelle *Orange mécanique*.
Ed. Désordres Laurence Viallet, 226 p., 21,90 €.

Maurice Sartre L'EMPIRE GRÉCO-ROMAIN,

de Paul Veyne
Ces douze études offrent la

meilleure des initiations à la fulgurante intelligence de Paul Veyne. Ses rapprochements inattendus entre l'Antiquité et notre monde, ses formules à l'emporte-pièce portent la marque d'un des maîtres les plus stimulants qui soient.
Seuil, « Des travaux », 912 p., 25 €.

Nicolas Weill DIALOGUES D'AMOUR,

de Léon Hébreu
L'œuvre de Léon Hébreu (1460-1521 environ) est l'une des grandes redécouvertes philosophiques de l'année écoulée. De son vrai nom Juda Abravanel, médecin de son état, Léon Hébreu avait dû affronter la catastrophe de 1492 et l'exil forcé des juifs d'Espagne puis du Portugal. Mais, pour ce dialogue à la Platon entre Philon et Sophie, l'amour constitue la vraie réponse au malheur individuel et collectif.
Traduit de l'italien par Pontus de Tyard, Vrin, 526 p., 50 €.

Emmanuel de Waresquiel « JE JURE AU MARQUIS DE SADE, MON AMANT, DE N'ÊTRE JAMAIS QU'À LUI... »

Le regretté Maurice Lever, à qui on voudrait rendre ici hommage, a cessé de nous entretenir de ses personnalités favoris – Sade, Beaumarchais – alors qu'il venait de publier ce qui constitue depuis longtemps le plus bel ensemble inédit de lettres du « Divin Marquis ». La très belle édition publiée chez Fayard des lettres de la jeune et belle Anne de Launay à son amant et beau-frère Donation de Sade, sans parler de plusieurs lettres de Sade à sa femme, est un événement. Leur lecture vaut celle de toutes les *Justine* du monde. Ces lettres ont la violence de la rédemption et de la chute. Elles sont autant de traces nouvelles données au biographe.
Fayard, 128 p., 20 €.

Thomas Wieder L'ÎLE AUX CANNIBALES,

de Nicolas Werth
L'URSS en 1933, ou comment de pauvres hères, expulsés des villes pour édifier en Sibérie des « villages spéciaux », se retrouvent livrés à eux-mêmes et affamés au point de s'entre-dévorer. Le récit saisissant d'une « déportation-abandon » qui tourne au carnage.
Perrin, 210 p., 17 €.



Un jour d'été dans les années quarante, Augustin Marcadet, fonctionnaire modèle, accablé par des années de dévouement servile, explose. Et la banalité quotidienne tourne à la tragédie antique.
Ed. Joëlle Losfeld, « Arcanes », 300 p., 10,50 €.

Florence Noiville LES MORTS NE SAVENT RIEN, de Marie Depussé

Un chant d'amour à la mère morte. L'auteur a recueilli la parole de ses trois frères et sœurs et l'a en quelque sorte « sertie » dans un récit-écran d'une étonnante justesse. Depuis *Dieu gît dans les détails*, ce livre, sans doute le plus abouti de Marie Depussé, est aussi le plus sobre et le plus poignant.
POL, 256 p., 18 €.

Franck Nouchi DANS LA NUIT DE BICÈTRE, de Marie Didier

L'extraordinaire destin de Jean-Baptiste Pussin, un pauvre hère franc-comtois de 26 ans hospitalisé en juin 1771 dans le tristement célèbre hôpital de Bicêtre. Dans ce livre bouleversant, Marie Didier raconte la généalogie de cette intuition inouïe qui allait bouleverser l'histoire de la psy-

Sud/Léméac, 394 p., 24 €.

Christine Rousseau DANS LA MAIN DU DIABLE,

d'Anne-Marie Garat
On ne saurait trop conseiller à ceux qui aiment les récits amples, généreux, palpitants, inquiétants cette *Main du diable*, tenue par un style somptueux et élégant qui, sous les dehors d'une intrigue arachnéenne, s'offre comme un bel hommage au roman-feuilleton et à la puissance romanesque.
Actes Sud, 908 p., 25 €.

Josyane Savigneau LE SAVOIR-VIVRE,

de Marcelin Pleyne
Après le passionnant *Rimbaud en son temps* (Gallimard, « L'Infini », 2005), voici une magnifique leçon de vie, pour ne pas consentir à la maladie. Un voyage-roman-poésie-méditation esthétique, « passage d'une fiction embarrassée, laborieuse, à une autre, calme, infiniment plus dégagée ».
Gallimard, « L'infini », 170 p., 14,50 €.

Jean Soublin

DEAD GIRLS, de Nancy Lee
Sept histoires, très variées, dont les intrigues sont diverses et les



J.-B. Pontalis

« On est fait de mille autres »

Il fut un enfant mutique. Aujourd'hui, psychanalyste, éditeur, directeur de collections chez Gallimard et écrivain, il est devenu un « homme de langage ». Et n'aime rien tant que « se fausser compagnie »



OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

Comment commencer un portrait de Jean-Bertrand Pontalis ? Vingt débuts s'offrent à l'esprit. N'a-t-il pas lui-même intitulé son autobiographie (superbe) *L'Amour des commencements* (1) ?

Il y a le début nostalgique ou germanopratin. Cette photo célèbre, prise au Tabou peut-être ou dans quelque bar enfumé du Saint-Germain-des-Près de l'immédiat après-guerre. On l'y voit debout, un peu en retrait et comme absent de la conversation qui se déroule devant lui entre Queneau, Sartre, Boris et Michelle Vian... Une image où tout est là, déjà, du personnage, cette manière de tenir sa cigarette penchée, le bras replié contre le torse, cette posture de la tête, légèrement inclinée sur le côté, ses lunettes qui encerclent le regard un rien rêveur, paraissant hésiter entre le sourire et la mélancolie.

Il y a les rencontres décisives. Au fond, on pourrait dire que tout commence avec Sartre, justement, au lycée Pasteur, en 1941. Sartre qui « tranchait » parce qu'il pouvait « nommer ce qui paraissait inaccessible par les voies du langage ». Et dont l'influence décidera de son premier métier : professeur de philosophie. Mais pourquoi Sartre plus que Lacan ? Lacan, le propre analyste de Pontalis, connu à Sainte-Anne en 1954 et qu'il revoit encore, s'écriant

au milieu de son « séminaire » : « Alors, vous l'ouvrez votre compreneire ! »

Evoquer d'abord le psychanalyste ? Le pilier de l'Association psychanalytique de France, dont il fut l'un des fondateurs, auteur de plusieurs essais, dont le célèbre *Vocabulaire de la psychanalyse* avec Jean Laplanche, et directeur, pendant vingt-cinq ans, de la *Nouvelle revue de psychanalyse* (dont il décide, seul, d'interrompre la publication, en pleine gloire, après la 50^e livraison) ? Evoquer l'éditeur, membre du comité de lecture de Gallimard – où il a côtoyé quelques autres monstres sacrés de la NRF, Dominique Aury, Jean Grosjean, Claude Roy... – et où il dirige encore, à 82 ans, les collections « Connaissance de l'inconscient » et « L'un et l'autre » ? Ou parler de l'écrivain, auteur de livres à son image, fins, sensibles et si profonds sous leur limpidité apparente qu'ils en deviennent merveilleusement inclassables ?

Règle du je

Opter pour un « Pontalis, mode d'emploi » ? Chez Gallimard, monter un escalier, puis un autre et encore un autre en colimaçon. Dans les couloirs labyrinthiques (qui lui ressemblent ?), se faire guider sous peine de se perdre : « Vous cherchez J.-B. ? Vous allez chez J.-B. ? » Noter la tendresse avec laquelle toute

la maison l'appelle « Jibé », comme si sa personnalité, policée, délicate, cristallisait l'affection de tous. Arriver sous les toits, frapper à la porte d'un tout petit bureau (numéro 139) et le trouver tel que sur la photo, mèche de côté, lunettes d'écailles, rêveur éveillé tirant sur ses Benson. Timide, donc intimidant. « Gardé par le sourire et par la courtoisie », tel le narrateur de Saint-John Perse au début d'*Amers*.

Le plus drôle, c'est que lui non plus ne semble pas savoir par où commencer. « Avez-vous un plan ? On parle à bâtons rompus ? » Assez vite, on en vient à l'enfance. Quoi d'étonnant avec un psychanalyste ? « J'étais un garçon assez mutique. Comme si je soupçonnais qu'une fois entré dans le langage, je ne pourrais plus jamais en sortir. A quatre ans, j'imaginai les métiers où il n'était pas indispensable de savoir lire ou écrire, où quelques mots simples – "Salut", "Passe-moi le tournevis"... – suffisaient pour maintenir la camaraderie et assurer la tâche. » Paradoxe, J.-B. est devenu « un homme de langage ». La psychanalyse, l'écriture, l'édition, toutes ses activités « se confient, chacune à leur manière, au courant de la langue ». Pour autant, il garde l'obsession de l'enfance, cet être « privé de parole », « délivré de l'ordre du discours », « qui touche, sent, a une vie hors des mots ». « Dans mes livres, je voudrais faire passer quelque chose de ce monde-là. Mon rêve serait de faire parler l'enfance. »

Ah, la langue !, celle d'Esopo, la meilleure et la pire des choses : sur ce sujet, Pontalis est intarissable. Oui, « l'insuffisance du langage témoigne de l'insuffisance de la vie ». Oui, « le langage porte le deuil de tout ce qui a été perdu, puisqu'il ne rejoint jamais "la chose" ». Et en même temps, « il emporte le deuil. Il permet d'aller plus loin. Il vous transporte ». D'où la relation si particulière de Pontalis à la langue : « une méfiance native mêlée d'une immense confiance ». Mais attention. Foin du langage spécialisé, du style bavard et flasque. Ce sont les trésors de la « langue commune » qu'il affectionne. Sans emphase ni lyrisme appuyé : la recherche du mot juste. « Juste, comme un justaucorps », dit-il songeur, s'ajustant bien, sans fanfreluche ni falbalas.

Et ses diverses vies, comment s'ajustent-elles ? Toutes s'alimentent à la même source, la pensée flâneuse, la mémoire, le désir... Elles sont des « moyens de se fausser compagnie », écrit-il dans *Fenêtres* (2). Ce sont « trois mouvements actifs qui me déprennent de moi-même. Le moi s'y perd, le je s'y trouve ».

Voilà donc sa règle du je. Pouvoir se métamorphoser à tout moment « pour échapper au risque que ce soit les autres qui [vous] identifient ». « Quand vous êtes analyste, ce sont les patients qui vous assignent ce rôle. En étant mul-

« En étant multiple, c'est comme si je répondais aux autres que je ne suis pas forcément ce qu'ils m'enjoignent d'être. Je déteste l'emprise, la dépendance. Il me faut toujours me déprendre de ce qui me fixerait comme un papillon qu'on épingle. »

tiple, c'est comme si je leur répondais que je ne suis pas forcément ce qu'ils m'enjoignent d'être. Je déteste l'emprise, la dépendance. Il me faut toujours me déprendre de ce qui me fixerait comme un papillon qu'on épingle. »

Avec J.-B. Pontalis, je est l'Un et l'Autre – forcément. C'est d'ailleurs l'idée même de sa collection, où l'on trouve des auteurs comme Sylvie Doizelet, Guy Goffette, Marie Didier... « On est fait de mille autres. L'illusion, c'est le moi qui prétend être un », dit-il.

Une multiplicité ondoiyante qui traduit aussi un appétit de beauté, de volupté. On l'écouterait parler des heures de tout ce qui enchante ses existences parallèles, de la musique et de la peinture, des personnages hors du temps de Piero della Francesca, de sa maison d'enfance, à Cabourg, de ces demeures qui « demeurent » et à quoi nous nous accrochons, nous autres « êtres de passage », « locataires de nous-mêmes ».

Et comme si toutes ces vies ne suffisaient pas, il énumère encore, à la fin du *Dormeur éveillé* (3), tous ses « vœux non exaucés (à ce jour) » : « Etre médecin de campagne et accoucher une jeune femme aux joues roses dans sa ferme isolée. Savoir dessiner comme Dürer, peindre comme Bonnard. Faire rire aux larmes les spectateurs d'un café-théâtre et qu'ils en redemandent. Gagner un tournoi de tennis contre un joueur beaucoup plus fort que moi. Etre doué pour quelque chose, n'importe quoi : la course à pied, le piano, la maçonnerie, le jardinage, le trapèze volant... »

Toujours l'amour des commencements. Des recommencements. Toujours ce besoin d'ouvrir des fenêtres sur d'autres mondes. En soi et hors de soi. D'être ici et ailleurs. Dedans et dehors à la fois. Comme sur la photo jaunie de Saint-Germain-des-Près. ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Folio n° 2571.

(2) Folio n° 3642.

(3) *Mercure de France*, « Traits et portraits », 2004.

Anatomie de la « frérocity »

FRÈRE DU PRÉCÉDENT

de J.-B. Pontalis.

Gallimard, 212 p., 15,50 €.

Quoi de plus étrange que de vivre sans vrai prénom. Deux lettres seulement qui autorisent toutes les associations d'idées – J.-B., gibet, potence, supplice... Quoi de plus étrange qu'une mère appelant ses deux fils J.-F. et J.-B. (pour Jean-François et Jean-Bertrand) ? « *Était-ce pour gagner du temps ou pour qu'une seule lettre nous différencie ?* », se demande aujourd'hui le second ? Mais ce qu'il interroge surtout, c'est sa relation avec ce frère aujourd'hui disparu – J.-F. l'aîné, le « brillant causeur » sur qui tous misaient et qui n'aura, finalement, pas fait grand-chose de sa vie.

Une histoire de frères donc, avec cet « *alliage si résistant d'amour et de haine* », de rivalité et de jalousie, d'attachement aussi. Mais Pontalis a voulu aller au-delà de ces évidences. Entrelaçant sa propre histoire avec celle de frères célèbres, les Van Gogh, les Goncourt, les Champollion, les Proust..., il explore différentes directions, espérant « *diffractionner la chose* » à travers ce « *jeu de miroirs* » pour mettre au jour la nature même de la « frérocity ».

Car entre Abel et Caïn, Esau et Jacob, Étéocle et Polynice..., la folie fratricide rôde depuis les origines. « *C'est ce qui m'intéressait*, précise Pontalis. *En psychanalyse, tout est centré sur la figure du père ou de la mère, mais il y a peu de choses sur le fratricide. J'avais envie d'aller voir de ce côté-là sans tout ramener à l'œdipe. Du coup, du Rwanda à l'ex-Yougoslavie, je ne voyais plus que des guerres fratricides partout. Pensez au conflit israélo-palestinien : deux peuples sémites se disputent la même terre sainte, peut-être la même mère.* » Hypothèse : et si toute la question se ramenait à être le premier, le préféré, celui qui a la meilleure part de l'amour de la mère ? Une angoisse si simple suffit-elle à expliquer tant de haine et de fureur ? Pontalis enquête. Et son enquête a la forme d'une spirale, une série de courbes autour d'un point fixe.

Aujourd'hui, dit-il, « *j'ai le sentiment d'avoir tourné autour de ce centre qui est peut-être introuvable. Un peu comme en analyse. J'espérais avoir réglé mon affaire. Eh bien, non ! En tant qu'auteur, je ne suis pas mécontent du livre, mais en tant que personne, j'ai le sentiment d'un inachèvement. Bien sûr, ne me demandez pas pourquoi. Si je le savais, je l'aurais achevé* ».

FL. N.

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURE

Les Bouffons du roi, d'Avigdor Dagan (éd. Folies d'encre).
Chansons d'amour au Lolita's Club, de Juan Marsé (éd. Christian Bourgois).
La Prise de Makalé, d'Andrea Camilleri (Fayard).
Le Quart, de Nikos Kavvadias (Denoël).
Le Rêve de Martin, de Françoise Henry (Grasset).
Le Roman de Ferrare, de Giorgio Bassani (Gallimard).
La Vallée des aigles, de Sorour Kasmaï (Actes Sud).

ESSAIS

Arts primitifs : regards civilisés, de Sally Price (Ecole nationale supérieure des beaux-arts).
Etre et renaître inuit, de Bernard Saladin d'Anglure (Gallimard).
Géopolitique, d'Yves Lacoste (Larousse).
Libre arbitre, de Dominique Paganelli (Actes Sud).
Mao, l'histoire inconnue, de Jung Chang et John Halliday (Gallimard).
Le Paradoxe de l'hippocampe, de Frank Cézilly (Buchen Chastel).
Parerga et Paralipomena, petits écrits philosophiques, d'Arthur Schopenhauer (éd. Coda).